

L'Ame de la Liturgie

DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE GABALDA

- L'Ancien Clergé de France.** (*Ouvrage couronné par l'Académie française. Grand prix Gobert.*)
Les Évêques avant la Révolution, Nouvelle et quatrième édition revue et augmentée.
Un volume in-8°. Prix 6 fr. »
- Le Clergé de France pendant la Révolution.**
- I. *L'Effondrement.*
Un volume in-8°. Prix 6 fr. »
- II. *La Lutte religieuse* (en préparation).
Un volume in-8°. Prix 6 fr. »
- III. *De l'Exil au Concordat* (ancien tome II). Troisième édition en vente.
Un volume in-8°. Prix 6 fr. »
- L'Éducation morale et civique avant et pendant la Révolution** (1700-1808). (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*)
Un volume in-8°. Prix 6 fr. »
- Les Études classiques avant la Révolution.** (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) Librairie Perrin.
Un volume in-12. Prix 4 fr. »
- Les deux maîtres de l'enfance. Le prêtre et l'instituteur.**
Un volume in-12. Prix 3 fr. 50
- Le Livre de la famille et de l'École.** In-12 1 fr. 50
- A la Recherche d'une religion civile.** In-12. 2 fr. 50
- La Nomination aux bénéfices ecclésiastiques avant 1789.**
Brochure (110 pages). Prix. 1 fr. 50

Augustin
ABBÉ A. SICARD

CURÉ DE SAINT-PIERRE DE CHAILLOT

L'Ame

DE

la Liturgie



Gabalda
Éditeur

Nihil obstat.

O. ROLAND-GOSSELIN,
ensor deputatus.

Imprimatur.

Parisiis, die 29^a Martii 1918.

H. ODELIN,
V. g.



2004/662
CAG 042

Ces modestes pages n'ont pas la prétention de faire œuvre de science, bien que nous nous soyons efforcé de les rédiger selon la science.

Le choix même du titre : l'Ame de la Liturgie, indique notre désir d'atteindre l'âme. Le but et les limites de ce travail nous imposaient d'éviter les minutieux détails, de nous tenir dans les hauteurs, de dégager l'esprit de la liturgie et ce qui, pour parler à Dieu, rend en elle un son d'infini, ce qui, pour parler à l'homme, répond le mieux à sa vie, à ses impressions, à ses ascensions, ses joies et ses douleurs.

Faire comprendre, faire aimer la liturgie, et par elle faire aimer le culte, et par le culte faire aimer Dieu, quelle ambition ! Ce serait une récompense d'y avoir tant soit peu aidé.

I

LA LITURGIE A POUR BUT DE RENDRE
LA RELIGION, LE CULTE, SENSIBLES A L'HOMME.

— LES DIVERSES LITURGIES
DE LA CHRÉTIENTÉ.

La liturgie est l'ensemble des rites et des prières concernant le culte public. Il n'est pas facile de régler les rapports entre l'homme et Dieu. Dieu est esprit, et il parait loin de l'homme. L'homme est esprit et corps. Par son esprit il peut monter, atteindre Dieu, sans avoir à compter avec l'espace. Par son corps il est rivé à la terre, et condamné à subir les servitudes de la matière. Les philosophes ont beaucoup discuté sur l'intervention des sens dans le domaine de la pensée. En religion, il faut bien tenir compte des sens, puisqu'il s'agit de porter à Dieu l'homme tel qu'il est, c'est-à-dire âme et corps.

De tout temps, en tout pays, les religions ont un culte. Tout culte suppose un temple, seul lieu où la communauté croyante puisse se réunir pour rendre un hommage public à la divinité. Tout temple, où se célèbre le culte, a des cérémonies, une liturgie. La liturgie a pour but de donner au culte une forme concrète, d'arriver au cœur, à l'âme, par les yeux, les oreilles, par toutes les portes qui y donnent accès, par tout ce qui peut éveiller, animer, exalter en nous les facultés religieuses, exciter la piété des foules assemblées comme du fidèle isolé.

Et puisqu'il s'agit de mettre en branle un être à nature double, la liturgie ne craindra pas de faire agir la matière sur l'esprit, de demander à la création, aux éléments, au corps lui-même, de prendre part au concert divin. En ce faisant, le péril était de noyer l'esprit dans la matière, dans le ritualisme, et de détourner vers la créature les hommages dus au Créateur. Les païens ne surent pas éviter ce danger. Chez eux, le rite fut trop souvent extravagant, et l'idole du lieu, transformée en

fétiche, absorba la prière des adorateurs. En Israël, le culte, comme l'observation de la Loi, avait fini par tomber dans des subtilités, dans un formalisme, qui avaient tué l'esprit, et attiré les déclarations du Christ à la Samaritaine.

L'Église s'efforça d'éviter cette erreur, et de résoudre un problème difficile : d'un côté, se rappeler que seul est agréable à Dieu l'hommage qui est une adhésion de l'esprit et un cri du cœur ; de l'autre, mettre à contribution toutes les facultés sensibles et intellectuelles de l'homme. Le temps et toutes les grandes Églises ont travaillé à cette solution. Des volumes et des volumes (1) ont décrit l'origine et les caractères des diverses liturgies qui surgirent dès les premiers siècles, ou qui se développèrent plus tard. Liturgies de l'Orient, liturgies de l'Occident. En Orient, liturgies de la Syrie, de la Mésopotamie, de la Perse, de Césarée, de Constantinople, de l'Arménie ; liturgies

(1) Citons en particulier : Mgr Duchesne, *Origines du culte chrétien*, 1908, in-8 ; Dom Cabrol, *Le Livre de la Prière antique*, 1913. Ce dernier ouvrage renferme des citations des Saints Livres.

grecque, copte, abyssine, etc... En Occident, liturgies ambrosienne à Milan, gallicane en Gaule, mozarabique en Espagne, bretonne même et irlandaise, surtout liturgie romaine qui, à la longue, devait dominer toutes les autres. Ce n'était pas trop du concours de toutes les chrétientés du monde pour élever à Dieu le plus grand culte que pût créer la terre. Il s'agissait bien, en effet, d'une création. On le constate, par exemple, à la messe, centre, foyer d'où tout rayonne, et qu'il a fallu, pour la partie du sacrifice, faire sortir, par une construction successive, des simples paroles de la Cène. Toutes les liturgies que nous avons nommées ont apporté leur contribution à la liturgie tout court, dont le rôle est de pénétrer l'homme tout entier, de le porter à Dieu par toutes les puissances de son être. A travers les pratiques et les rubriques, qui paraissent parfois minutieuses, et dont un observateur superficiel ne voit pas toujours la portée, un grand souffle circule, une grande inspiration se fait jour. C'est l'âme de la liturgie qui parle à l'âme humaine.

II

L'APPORT DE DIEU, L'APPORT DE L'HOMME DANS LA
LITURGIE. — EXPRESSION SUBLIME DONNÉE A LA
PENSÉE RELIGIEUSE PAR LES SAINTES ÉCRITURES.
— L'HOMME APORTE SES HYMNES ET LE CHANT.
— LA VOIX HUMAINE. — LES CHŒURS.

Puisque la liturgie a pour but de glorifier Dieu, d'éveiller en l'homme les fibres religieuses, il fallait trouver des cérémonies, des accents dignes d'un si grand dessein. Le ciel est venu au secours de la terre. Dieu lui-même, en nous donnant la Bible, Ancien et Nouveau Testament, a inspiré les pensées, les prières, les cantiques qui devaient le mieux monter vers lui.

Quel livre a égalé ce livre ? Où trouver dans un autre tant de sublimité, tant de lyrisme ? Où a-t-on chanté la grandeur et la puissance de Dieu, sa justice, sa miséricorde, avec tant

de magnificence ? Où chercher ailleurs des colères plus éloqu岸tes contre ses ennemis, des effusions plus tendres de ses amis ?

Dans ce livre prodigieux, c'est surtout au Psalmiste que la liturgie fera les emprunts les plus répétés. L'usage des Psaumes est de tous les jours dans nos offices. Nulle part le fond religieux de l'âme n'est dévoilé, interprété avec plus de pénétration. Nulle part l'homme n'apparaît plus pétri d'humanité et de divinité : saisissement devant le Créateur, hymnes à sa louange, amour et crainte, angoisses spirituelles, remords du péché, cris de repentir, appel éperdu au pardon, tout le drame de l'âme humaine, que n'abordent guère les littératures d'Athènes et de Rome, font le thème des Psaumes, thème éternel, parce que Dieu et l'homme ne changent pas. Les Psaumes, dit Bossuet, sont « la consolation de ceux qui cheminent sur cette terre d'exil ».

La liturgie y puise à pleines mains. Elle a d'autres interprètes de marque. Les prophètes, Isaïe en tête, si souvent cité, font bonne figure à côté de David. Quand il s'agit de peindre la

misère de la vie humaine, quelles couleurs lui fournit le chantre de la douleur, Job ! Faut-il dicter des maximes et des règles de morale, quel recueil de sagesse l'emporte sur les livres sapientiaux ?

On trouverait même dans les livres historiques de l'Ancien Testament, dont le rôle est plutôt de raconter que de chanter, des pages qui nous remuent profondément. Relisons cette élégie de David pleurant Saül et Jonathas morts dans le combat, à laquelle la liturgie a fait des emprunts (II Reg., 1, 19) :

« Les princes, ô Israël, ont été tués sur les montagnes : comment sont-ils tombés ? — Ne l'annoncez pas dans Geth, ne l'annoncez pas dans les plaines publiques d'Ascalon ; de peur que les filles des Philistins ne se réjouissent et que les filles des incirconcis ne se livrent à la joie. — Montagnes de Gelboé, que la rosée ni la pluie ne tombent plus sur vous, et qu'il n'y ait plus sur vos coteaux de champ dont on offre les prémices au Seigneur ; car là a été jeté à terre le bouclier des forts, le bouclier de Saül, comme s'il n'avait pas été oint de l'huile sainte. — Saül et Jonathas aimables et beaux dans leur vie, ils n'ont pas été séparés dans la mort ; plus vites que les aigles, plus forts que les lions. — Filles d'Israël, pleurez sur Saül, qui vous donnait la pourpre pour vous vêtir, qui vous donnait des vête-

ments d'or pour vous parer. — Comment sont tombés les forts dans le combat ? Jonathas, comment a-t-il été tué sur les hauteurs ? — Je pleure sur toi, mon frère Jonathas, admirablement beau, plus aimé que n'est aimée une femme. Comme une mère aime son fils unique, ainsi je t'aimais. — Comment sont tombés les forts, comment leurs armes ont-elles été vaincues ? »

Quel cri dans cette lamentation biblique, et quelle plainte humaine fut plus poétique et plus déchirante ? Elle pourrait encore, en ces heures tragiques, prêter des accents à nos deuils de guerre.

Mais voici que les richesses du Nouveau Testament viennent s'ajouter à celles de l'Ancien et les dépasser. Ici, moins de poésie, moins de lyrisme, mais plus de divinité dans des pages qui sont plus directement le domaine de l'Homme-Dieu. Plus d'amour aussi. Un Dieu qui prend notre nature, notre âme, notre corps, qui naît, vit, meurt, et passe au milieu de nous enseignant, guérissant, pardonnant et mourant pour nous, est autrement attirant, pénétrant que le Dieu des Juifs. C'est le Dieu de l'Évangile, et cet Évangile a sa part dans la liturgie de la messe. L'Épître, qui y précède l'Évangile,

est le plus souvent empruntée à saint Paul, qu'il faut classer immédiatement après les Évangélistes.

Ce sont là des pages inspirées du ciel. Homme, prends confiance, prends ta lyre. Essaie de voler de tes propres ailes pour t'élever jusqu'à Dieu. Chante-le avec ta foi, avec ton cœur. Voici les hymnes qui entrent dans la liturgie et ajoutent à sa lettre, désormais à peu près fixée, une note d'actualité et de variété. Elles sont l'écho des sentiments de la foule, et on a pu dire qu'elles jouent dans nos offices le rôle du chœur dans la tragédie antique. Les Épîtres de saint Paul laissent entendre que, déjà de son temps, les réunions chrétiennes étaient marquées par des chants, des prières échappées toutes brûlantes des lèvres des assistants, et qu'on aurait pu traduire en strophes lyriques.

Malheureusement les hymnes des trois premiers siècles sont à peu près perdues. Quel dommage et quel regret ! Quand on pense que le *Gloria in excelsis*, d'un ton si vibrant, d'un accent ému, où se mêlent à flots tumultueux la

l'âme humaine, en y mettant à nu plus de fibres divines, le christianisme a apporté de nouveaux thèmes aux chants de l'ère nouvelle. Les Anges chantèrent, à la première heure, sur le berceau de Bethléem. On chantait aux catacombes, dans ces souterrains qu'on aurait crus habités par la terreur, où il fallait dérober l'écho des hymnes à l'oreille des Césars.

Mais le triomphe de l'Église avec Constantin appela, au quatrième siècle, dans ce qu'on a nommé l'*ordo psallendi*, une révolution de haute importance. Jusqu'alors, le chant n'était guère que la psalmodie d'exécutants isolés. Désormais à la psalmodie en solo se substitue la psalmodie en chœur, *antiphona*. L'antiphone est le chant de deux chœurs qui se répondent, remplaçant la frêle voix du soliste par celle de la foule. Les circonstances imposaient ce changement. Les chrétiens quittaient les catacombes ou les pauvres églises qu'ils avaient élevées en différents lieux, pour entrer dans les belles et amples basiliques romaines que la victoire avait ouvertes à leurs légions. Un écrivain du temps compare leurs assemblées débordantes à

une mer mouvante et bruyante, *tanquam undis refluentibus stridet ecclesia* (1). Il fallait un chant capable de dominer ce bruit des grandes eaux. Ce fut l'œuvre des chœurs. Leur entrée en scène éprouva quelque résistance, comme tout ce qui est nouveau. Des hommes, tels que Chrysostome, Ambroise, furent les grands patrons de la réforme. Désormais les chants liturgiques avaient un instrument capable de se faire entendre des foules, et dont on ne se des-saisira plus. Les chœurs vont animer les splendeurs du culte, et interpréter avec magnificence à travers les âges les thèmes de la tradition, les inspirations du génie confiées à la voix des hommes. L'enthousiasme religieux du Moyen-Age, aidé encore par l'introduction de la gamme, par la sollicitude du haut personnage du chapitre appelé le grand chantre, les progrès de la musique, la puissance des instruments, la voix de l'orgue, allaient donner au chant religieux une véritable splendeur.

(1) Pierre Batiffol, *Histoire du bréviaire romain*, p. 24-29.

III

ÉCHANGE DE PAROLES LITURGIQUES USUELLES ENTRE CÉLÉBRANT ET FIDÈLES.

— LEUR SENS.

Le chant liturgique n'est pas une simple jouissance artistique. Il prend le plus souvent un ton de prière, comme il convient au culte rendu à Dieu. En fait de prières, la messe retentit, au *Pater*, de l'invocation la plus sublime que la terre puisse adresser au ciel; mais aussi que d'élévations, que d'élans de cœur jaillissent des Psaumes et de la littérature sacrée! La volonté y a sa part comme le cœur. En conformité avec la parole du Sauveur, qui, dans l'Évangile, réclame pour le Père des actes, et l'observation de la loi plutôt que des paroles et des stances, la Psalmodie, les oraisons savent

rappeler, formuler, sous la parure de la poésie et du sentiment, le précepte et la promesse de la fidélité à Dieu. Quand il s'agit particulièrement d'actes de foi, le Symbole des apôtres, répété dans la prière du matin et du soir, le symbole de Nicée usité à la messe, le symbole de saint Athanase, donnent une expression séculaire à la croyance du fidèle.

Les études sur les traditions religieuses les plus anciennes se plaisent à signaler, à commenter, à côté des apports liturgiques plus importants que nous avons nommés, des invocations, des acclamations qui, en quelques mots rapides, donnaient plus de vie aux offices et y marquaient la participation des fidèles. Nous entendons redire, surtout à la messe, ces formules séculaires. Le mot hébreu *Amen*, un des plus usités, qu'on trouve dans la bouche de saint Jean l'Évangéliste, de saint Paul, accentue l'affirmation de celui qui parle ou l'adhésion de ceux qui écoutent. Les paroles si souvent répétées : *Dominus vobiscum*, « le Seigneur soit avec vous », sont la salutation chrétienne et affectueuse du prêtre aux fidèles, qu'il fallait

réconforter aux premiers siècles, et qui répondaient, qui répondent : *Et cum spiritu tuo*, « Et avec ton esprit ». C'est aussi un souhait amical que nous recueillons dans le *Kyrie eleison*, mot conservé en son idiome grec, qu'on retrouve dans les prophètes, dans l'Évangile, et qui signifie : « Seigneur, ayez pitié de nous. » Il faudrait signaler encore, parmi les formules qui résonnent aux oreilles du chrétien, le *Pax tecum*, « La paix soit avec vous », le *Deo gratias*, « Grâce à Dieu », le *Gloria Patri*, l'*Alleluia* qui est resté depuis les Juifs un cri de joie. On a pu écrire l'histoire de l'*Alleluia*, qui, à travers les siècles, a chanté tant de bonheurs humains. Saint Jean, dans l'Apocalypse, va jusqu'à lui attribuer le retentissement de la trompette et du tonnerre. Les expressions, les explosions religieuses que nous venons de rappeler, héritage de la plus haute antiquité, ont un enthousiasme, une fraîcheur, une naïveté même qui donnaient plus de vie aux offices, à l'époque lointaine où les assistants entraient en communication plus directe, plus fréquente avec l'officiant.

On aura remarqué que notre liturgie s'exprime en latin. Pour parler au Tout-Puissant, l'Église emprunte la langue du peuple qui fut le maître du monde; pour parler à l'Éternel, la langue de la Ville éternelle; pour parler à l'univers, la langue universelle; pour parler à jamais, et éviter les fluctuations, les caprices d'une langue vivante qui se transforme, elle fait revivre une langue morte, dont aucune n'égale la fermeté, la noblesse, et qui se trouve être la mère de la langue française.

IV

RÔLE DU CORPS DANS LA LITURGIE. SES ATTITUDES, SON ÉLOQUENCE.

Dieu a parlé dans la Bible, dans l'Évangile, fournissant les pages les plus sublimes à la prière et aux chants liturgiques. Les hommes ont apporté leur part à ce trésor, en mettant à contribution leur esprit, leur cœur, leur âme. Voici le corps appelé à donner son concours dans la louange à l'Éternel. La liturgie doit tenir à l'homme un langage concret, et, sous ce rapport, comment mieux l'atteindre qu'en faisant parler le corps à des êtres composés d'un corps et d'une âme? Le corps s'est prêté à ce qu'on a appelé les attitudes liturgiques. Le corps a son langage. Que d'éloquence dans le regard, le geste! La seule posture du corps est expressive. L'officiant la varie à l'infini selon l'impression qu'il éprouve et qu'il veut rendre.

Nous le voyons tantôt porter en haut ses yeux, tantôt faire des genuflexions, tantôt se frapper la poitrine, tantôt ouvrir ses bras vers les fidèles pour les inviter à prier avec lui, tantôt étendre ses mains. Jacob mourant posa les siennes sur la tête d'Ephraïm et de Manassé, Moïse sur celle de Josué, son successeur. C'était comme une investiture. L'Église a recueilli cette tradition. Dans le sacrement de l'Ordre, elle pratique l'imposition des mains sur la tête des ordinands comme signe de la communication des pouvoirs sacerdotaux. Même geste dans la confirmation sur la tête des confirmés. Dans le sacrement de pénitence, le prêtre élève ses mains sur le pénitent pour marquer l'effusion de la grâce et du pardon.

Les fidèles, comme le prêtre, font souvent le signe la croix, qui est tout ensemble un acte de foi et un acte de prière, un appel à la bénédiction sur les personnes ou les choses qui en sont l'objet.

Le corps peut se plier aux interventions les plus variées. Il n'est pas jusqu'à la bouche qui ne se prête à la cérémonie de l'insufflation.



Il suffit parfois de se tenir droit debout devant quelqu'un, pour lui marquer son respect. L'Orante des premiers siècles priait ainsi en levant les yeux au ciel. Dans plusieurs cérémonies, à certains chants, comme le *Magnificat*, le *Benedictus*, on se tient debout. Se mettre à genoux est encore plus expressif. S'agenouiller devant l'homme serait une humiliation, un manque de dignité. Mais on peut, on doit s'agenouiller devant Dieu. La liturgie nous impose cette attitude dans la prière, surtout en certaines parties de la Messe. L'usage se répand parmi les hommes de rester debout, même à la consécration. Prenons-y garde : allons-nous distinguer les vrais chrétiens, les croyants, à ce signe qu'ils savent plier le genou devant Dieu ? Il est dit dans l'Évangile que le Pharisien priait debout dans le Temple, ce qui ne rendait pas sa prière meilleure, ni sa taille plus haute. Dans les âges de foi, les plus fiers chevaliers ne croyaient pas déchoir en se faisant représenter à genoux sur leur sarcophage. Dieu est le seul devant qui se baisser soit grandir (1).

(1) Pour les cérémonies, consulter A. Vigourel, *Manuel de liturgie*.

V

LES ÉLÉMENTS MIS A CONTRIBUTION. — L'EAU,
L'HUILE, PARTIES INTÉGRANTES DES SACREMENTS.
— POÉTIQUE BÉNÉDICTION DE L'EAU, DU FEU,
DU CIERGE PASCAL.

Il semble que l'intervention de Dieu et de l'homme ait épuisé les ressources liturgiques ; mais l'Église n'est pas satisfaite. Voici qu'elle fait appel aux éléments et les invite à honorer le Créateur. Ils répondent, et la collaboration qu'ils vont lui prêter est grande. Elle va jusqu'à attendre d'eux les effets les plus étonnants. Elle ne craindra pas de les associer à la sanctification spirituelle des hommes et des choses, de les faire entrer dans les sacrements. Le catéchisme dit : « Le sacrement est un signe sensible destiné à produire la grâce dans l'âme. » Avec une audace extraordinaire,

haleine sur l'eau qu'il consacre. Il y plonge à trois reprises le cierge pascal par une immersion progressive, appelant sur elle la visite du Saint-Esprit : *Descendat in hanc plenitudinem fontis virtus Spiritus sancti*. La cérémonie se termine par le mélange de l'eau et du saint chrême. Alors l'officiant, au son des litanies, passe en procession dans les rangs des fidèles, et les asperge de l'eau sainte toute frémissante encore de la bénédiction solennelle qu'elle vient de recevoir.

La cérémonie de l'eau bénite se fait d'une façon plus simple tous les dimanches. L'eau bénite est, comme le pain béni, un des sacramentaux. Les fidèles en usent pour se purifier et se défendre contre le démon. Mais le triomphe spirituel de l'eau, c'est quand elle coule sur le front du baptisé pour effacer en lui le péché originel et le faire enfant de Dieu et de l'Église.

Comme l'eau, l'huile est souvent nommée dans les saints Livres. Jacob la répandit sur la pierre où il avait reposé. Le bon Samaritain en use pour panser les plaies. L'huile, symbole

de force et de douceur, intervient dans un plus grand nombre de sacrements que l'eau, sous le nom d'huile des infirmes, d'huile des catéchumènes, de saint chrême. Elle n'est pas étrangère au baptême. Son rôle est plus apparent encore dans la Confirmation, l'Ordre et l'Extrême-Onction.

L'encens n'a pas, comme l'eau et l'huile, un rôle sacramentel, mais il est d'un usage plus fréquent, plus éclatant dans les cérémonies. On le voit s'animer dans l'encensoir, s'élever en spirales vers la voûte et encadrer, en quelque sorte, dans ses nuages la prière montant vers le ciel. Encenser quelqu'un, c'est l'honorer, lui rendre hommage. A ce titre il est offert avant tout à la divinité. Dans la liturgie, les hommes en ont leur part. A certains offices, on encense les prêtres à cause de leur caractère sacré. On encense aussi les fidèles comme chrétiens, comme baptisés, et aussi parce que l'Église aime à honorer en leur corps le temple du Saint-Esprit. Il n'est pas jusqu'aux morts qui n'aient leur encens aux funérailles. L'encens, par sa parenté avec les aromates, a ici comme un

effet d'embaumement. On peut aussi voir dans les nuages qui s'élèvent sur le catafalque une image de l'ascension de l'âme vers les régions célestes.

Nous venons de constater le rôle de l'encens dans la liturgie. La saveur, l'incorruptibilité, y sont souvent figurées par le sel, fréquemment employé avec l'eau, et qui est entré dans nos cérémonies par ces paroles du Christ : « Vous êtes le sel de la terre. Si le sel s'affadit, comment le remplacera-t-on ? » En continuant cette revue, nous rencontrerons à l'entrée du carême *la cendre*, symbole de deuil, de fragilité et de pénitence ; à l'entrée de la grande semaine, *les rameaux*, qui nous transportent au triomphe de Jésus à Jérusalem.

Il est un élément que la liturgie a tenu à célébrer avec une solennité particulière le samedi saint, c'est la lumière. La lumière fut la première sollicitude du Créateur : *Fiat lux*. Sous la loi ancienne, Dieu avait ordonné à Moïse de placer dans l'arche le chandelier à sept branches. L'Évangile est un livre de lumière. Le mot *y* est souvent répété. Le Christ

le dit la « lumière du monde ». Il demande à ses disciples de la faire éclater devant les hommes. Saint Paul nous ordonne de marcher comme des enfants de lumière. De la lumière, parce qu'il faut voir, parce qu'elle est un signe de joie, symbole de clarté divine et humaine. Le christianisme ne pouvait déployer ses lumières dans les catacombes, et les lampes d'argile que les pèlerins y trouvent encore semblent nous renvoyer les reflets mélancoliques qui, en ces souterrains, éclairaient nos ancêtres dans la foi, aux âges héroïques. Depuis lors, l'Église a pu vivre en pleine lumière, et elle en use. Elle lui demande de réchauffer, d'illuminer les offices où l'âme prend son vol. Qui n'a contemplé par une belle nuit les étoiles qui scintillent comme des lampadaires suspendus au firmament ? La religion a aussi ses lampadaires qui éclairent ses cérémonies de mille feux.

Feu, feu, lumière, lumière ! La liturgie les chante dans la nuit de Pâques. En tout temps, en tout lieu, la lumière a eu ses poètes, surtout en Grèce. Les liturgistes des premiers siècles

furent aussi des poètes de la lumière, moins raffinés, moins classiques que les Sophocle, mais d'une inspiration plus divine. De quel accent ces primitifs chantent la lumière dans l'office du samedi saint qui est encore en usage !

C'est la nuit de Pâques, si belle par les grands mystères qu'elle rappelle, parce qu'elle prépare l'aurore de la résurrection, parce qu'elle est aussi la nuit du baptême des catéchumènes et du pardon des pénitents. L'office commence. Une prière s'élève pour demander à Dieu d'éclairer nos esprits, nos cœurs, et de nous conduire « à la lumière éternelle par le Christ Notre-Seigneur ». Le diacre monte à l'ambon, et déplie les rouleaux du fameux chant de l'*Exultet* qui fait revivre devant une foule émue, attentive, les souvenirs bibliques, et les grandes circonstances dans lesquelles Dieu prodigua à son peuple les bienfaits de la lumière. On allume le cierge pascal, qui symbolise à la fois la colonne de feu qui guida les Israélites, et le Christ lumière du monde. Le cierge de la Chandeleur chante, lui aussi, le Christ comme vraie lumière.

Le cierge pascal, les cierges liturgiques sont en cire. Comme la cire, dont la lumière a les préférences de l'Église, vient des abeilles, elles ont leur part de louange, et un antique liturgiste a célébré, en vrai Virgile chrétien, l'activité, la frugalité, la discipline et la chasteté des abeilles, *frugales, castissimæ*. On aime à voir dans une église le cierge qui se consume aux pieds de la Madone, et la lampe dont la lueur discrète scintille vacillante devant le tabernacle.

VI

L'ART AU SERVICE DE LA LITURGIE.

— ORNEMENTS. — VASES SACRÉS.

— LE RÔLE DES CLOCHES.

Voici l'art, l'industrie même, appliqués aux éléments pour servir la liturgie. Ils préparent pour les ministres du culte, pour les prêtres et les évêques, ces ornements variés, empruntés à la soie, au lin : aubes, chasubles, chapes, dont chacun a son langage et qu'on fait parler, au besoin, par la seule variété des couleurs : blanc pour symboliser la joie et l'innocence, rouge le martyre, vert l'espérance, violet le demi-deuil et la pénitence, noir le grand deuil. On a dépensé peut-être plus d'art encore pour les vases sacrés : calices, ciboires, ostensoirs, chefs-d'œuvre enrichis de pierreries et ciselés par les siècles.

Parmi les inventions mises au service de la liturgie, n'oublions pas l'une des plus importantes, la cloche. La voyez-vous puissante et grandiose, bourdon des cathédrales, ou plus modestement installée au clocher du village ? Comme elle est faite pour retentir, il lui a fallu l'altitude. Pour se loger, elle a suscité tantôt ces tours, merveilles d'art, qui avec leurs mille colonnettes, leurs flèches plongeant dans l'azur, sont l'orgueil de la cité et la gloire de la France, tantôt ces campaniles qui sonnent le *Sursum* aux travailleurs d'alentour. Sans elle, aucun de ces édifices n'aurait surgi de terre ; car que faire d'un clocher sans voix, qui serait un corps sans âme ? Comme la cloche a un rôle sacré, il a fallu lui donner une bénédiction solennelle, qui a été appelée baptême. Elle a un parrain, une marraine. Elle a reçu un nom. On a multiplié sur elle les signes de croix, elle a été ointe de l'huile et du saint chrême. On l'a même revêtue, comme l'enfant, d'une robe blanche, pour marquer la transparence de sa voix argentine et communiquer à l'airain une sorte de candeur virginale.

Qu'elle joue son rôle, qu'elle entre en branle dans ses balancements cadencés, dans ses alternances gracieuses d'ascension et de descente, tantôt s'inclinant vers la terre comme pour y chercher, y provoquer les prières et les bonnes œuvres, tantôt se relevant pour les lancer vers le ciel. Il semble qu'elle ait fait serment de répercuter par ses battements tous ceux de la vie humaine. Elle communique immédiatement à la communauté les événements quotidiens qui sans elle sommeilleraient au foyer, entretenant ainsi la vie locale et la cordialité des relations. J'entends son joyeux carillon des baptêmes, son tressaillement des premières communions, sa voix plus grave, mais confiante, joyeuse, ensoleillée, des mariages. Dans le cours de notre existence, du haut de sa tour, elle intervient dans la vie des familles et de la patrie, toujours vigilante, se donnant en quelque sorte charge d'âmes, sonnant les heures de Dieu, sonnant les heures des hommes, gardienne de la cité, protectrice des campagnes, amie du laboureur, essayant même à tort, pour sauver ses récoltes, de com-

mander à l'orage et au tonnerre, tintant pour lui le réveil de l'aurore qui appelle à la prière et au travail, l'Angelus de midi qui invite à un regard vers Marie, l'arrivée de la nuit qui, enveloppant d'un voile la création, incline la créature au recueillement et au repos. Parfois ces voix de cloches s'interpellent, se répondent d'une paroisse à l'autre, caressant en passant les vallées, saluant les collines, et récréant les campagnes d'un concert animé, poétique, auquel le soir apporte sa note de mélancolie. Fidèle compagne de toute notre existence, elle se fait déchirante quand cette existence touche à son terme. Quelle autre voix peut reproduire les dernières pulsations de la vie comme ses glas d'agonie ! Quelle lamentation égale l'écho, j'allais dire le mugissement de sa plainte, quel deuil peut se comparer au soubresaut de tristesse qu'elle jette aux alentours par ses tintements mêlés de pleurs ?

Là où la cloche joue son rôle le plus sublime, c'est quand elle projette au dehors les chants, la vie intérieure du temple, dont elle est la sentinelle et le porte-voix. Il semble

s'établir entre elle et l'orgue comme un émulation sainte. L'orgue a son champ d'action en dedans, il se mêle aux mystères, il fait résonner ses accents dans toutes les parties de l'édifice et sur les foules prosternées. Mais il a beau parcourir les sommets et caresser les voûtes, y cherchant une brèche pour parler au dehors et porter jusqu'au ciel l'hymne de la terre, sa voix est emprisonnée dans le temple. Pour la prolonger, la dilater, il faut faire appel à la cloche, qui a devant elle le champ de l'espace. La voilà en vibration. Je l'entends annoncer au loin le moment le plus solennel du sacrifice, la consécration. Je l'entends lancer ses ondes qui vont se répercutant de clocher à clocher, d'horizon à horizon, messagères célestes toutes chargées de prières et d'encens. Que de voix se mêlent, s'entrecroisent dans le vaste monde ! Voix de l'Orient, voix de l'Occident, voix de l'aquilon, voix des autans, voix de la mer avec ses tempêtes ou la majesté de son calme, voix de la forêt avec son gémissement plaintif quand elle est courbée par l'ouragan, ou avec ses soupirs de brise aérienne, voix de l'oiseau qui

lance ses trilles du fond de la feuillée, voix du firmament et de toute la création. A ces voix de la terre la cloche vient mêler une voix du ciel. Chateaubriand a célébré quelque part le prodige d'avoir trouvé, « par un seul coup de marteau, le moyen de faire naître à la même minute un sentiment dans mille cœurs divers, et d'avoir forcé les vents et les nuages à se charger des pensées des hommes ».

VII

LE CALENDRIER. — L'ANNÉE LITURGIQUE

Nous connaissons les richesses liturgiques dont dispose l'Église. Il nous reste à voir comment elle utilise ce trésor. L'emploi en est facile, et la dépense est grande.

Je remarque tout d'abord qu'il s'agit de sanctifier l'année entière. Dans ce but, l'Église commence par se l'approprier. Elle a son ère, l'ère chrétienne, qu'elle a fait accepter par le monde. Pour bien marquer qu'elle a sa vie propre, l'Église date du premier dimanche de l'Avant l'année ecclésiastique, tandis que l'année civile commence au 1^{er} janvier.

Toute grande religion doit avoir son calendrier. Quand vint le Christ, la terre avait reçu depuis peu le calendrier de Jules César. Le calendrier du Christ allait se substituer à lui, comme le christianisme allait supplanter le

paganisme. Car qu'était la fondation de Rome devant la fondation du Christianisme, Romulus en face du Christ ? Depuis deux mille ans, les jours, les siècles datent de son avènement, et personne ne songe à contester sa possession. La Révolution française le tenta. Dans sa folle entreprise de détruire la religion, elle forgea un calendrier fait de poésie et de haine. Après dix à douze ans d'expérience, il fallut revenir à la tradition. Le sénatus-consulte de 1806 acheva de balayer la construction de Fabre d'Églantine, qui, malgré une pression inouïe, n'avait jamais réussi à prendre racine dans la nation. Le calendrier grégorien, repris officiellement, continue de nous gouverner. L'Europe presque entière l'observe, les individus comme les peuples. Le plus étranger à l'idée religieuse date son âge, ses lettres, de la venue du Christ, et, à défaut de tout autre hommage, il lui rend celui de son calendrier.

Nous vivons dans l'ère chrétienne. Nous avons un calendrier définitivement fixé par un pape. A travers les deux mille ans qu'a vécus le monde depuis la venue du Christ, la religion

a eu une influence énorme sur la détermination du temps. Sous l'inspiration de Charlemagne, les VIII^e et IX^e siècles datèrent le commencement de l'année de la fête de Noël. Plus tard, les XIV^e et XV^e, la moitié du XVI^e, adoptèrent comme point de départ la fête de Pâques. Il était d'usage d'attacher au cierge pascal le calendrier pour marquer les époques et les fêtes. Le concile de Nicée, par une prescription qui a gardé force de loi, avait déterminé l'époque de cette solennité d'après la lune pascale. Aujourd'hui encore, le jour en est réglé suivant l'évolution lunaire. C'est sur la fête de Pâques que pivote la fixation de nombreuses fêtes qui ont une grande importance religieuse et même civile.

L'Église a imposé sa façon de compter le temps. Tâche plus difficile, il fallait le remplir. Elle y a réussi. Elle a répandu la vie religieuse sur les années qui composent les siècles, sur les semaines qui composent l'année.

Comme grand moyen de réaliser ce vaste dessein, elle a fait appel aux fêtes. Tous les peuples ont eu des fêtes, des fêtes religieuses.

Les fêtes des Athéniens sont restées célèbres. Les fêtes des Juifs sont plus rapprochées des nôtres, et encore, combien elles diffèrent ! Les principales étaient la Pâque, instituée en souvenir de la sortie d'Égypte, la Pentecôte, en mémoire de la publication de la loi sur le Sinaï, la fête des Tabernacles, qui rappelait le séjour des Israélites dans le désert et leur entrée dans la terre promise. On voit que les fêtes de Pâques, de la Pentecôte, n'ont pas dans la nouvelle Loi le même objet que dans l'ancienne. C'est moins par les fêtes que l'Ancien Testament a marqué son empreinte sur le culte chrétien que par les chants inspirés des Psaumes et des prophètes. L'Église, surtout après la conversion de Constantin, et depuis le IV^e siècle, fit entrer dans sa liturgie quelques pratiques adoptées dans le monde païen ; mais ces rares emprunts étaient d'importance secondaire, et avaient le caractère de concessions à des habitudes populaires. « Nous avons certaines choses communes avec les païens, a dit saint Augustin, mais la fin est diverse. »

VIII

JÉSUS-CHRIST CENTRE DU CULTE.

— LA LITURGIE DE L'AVENT A LA PENTECÔTE.

Nous sommes dans l'ère chrétienne ; dès lors ce sera le Christ, de qui lui vient son nom, qui sera le centre de la liturgie. Par la fête de la Sainte Trinité, qui nous transporte en plein ciel, l'Église nous initie au mystère de la vie divine. Jean l'Évangéliste a chanté dans un vol d'aigle le Verbe, la seconde personne, qui, en revêtant la nature humaine, nous a donné le Christ. L'Avent, par où débute l'année liturgique, nous rappelle, nous retrace l'histoire du Messie, l'attente que la promesse faite à Adam avait allumée dans l'humanité. Durant les quatre semaines qui précèdent la Noël on peut dire qu'évoquant les paroles les plus sublimes

de l'Ancien Testament, la foi des patriarches, les accents enflammés des prophètes, l'Église, par ses rappels, ses instances faites à la terre, par ses sommations faites au ciel, tient les fidèles comme suspendus, hypnotisés, hale-tants, devant le grand événement qui est proche, la naissance du Christ, la fête de Noël.

Noël, Noël ! Un Enfant-Dieu nous est né. Anges, publiez dans les airs la bonne nouvelle. Bergers, venez les premiers rendre hommage, et recevoir les prémices de la bénédiction apportée aux humbles. Rois de l'Orient, Mages, venez incliner votre couronne et l'orgueil des grands devant le vrai Roi. La renommée répand le prodige. La terre entière, qui se trouvait délaissée par le ciel, tressaille au sourire de l'Enfant Jésus. Tous les âges, toutes les conditions, tous les siècles prennent, par la pensée, par le cœur, le chemin de Bethléem. La muse s'en mêle. Les chants populaires, les noëls rustiques font écho aux inspirations du génie, à la grande voix des cathédrales. Noël est depuis deux mille ans la plus douce, la plus poétique, la plus pénétrante des fêtes chrétiennes.

Un Enfant nous est né. La liturgie va le suivre dans toutes les circonstances de sa vie, à Noël, à la Circoncision, dans l'Épiphanie où se fait sa manifestation au monde, dans sa Présentation au temple, dans son apparition sensationnelle à Jérusalem à l'âge de douze ans, dans ses trente années au sein de la Sainte Famille. Elle le suit plus encore dans sa vie publique. Pas une parole, pas une démarche, pas un miracle rapporté par l'Évangile qui ne soient recueillis, rappelés, commentés par elle avec amour.

La vie de Jésus est le thème de la liturgie comme de la doctrine. Sa mort lui fournit l'occasion d'être plus saisissante encore ; d'élever le langage, le symbolisme de ses cérémonies, à la hauteur du drame, et d'un drame divin. Voici Pâques qui constitue avec Noël les deux pôles de la liturgie. Noël a la préparation de l'Avent, Pâques a la préparation du Carême. Le Carême nous conduit à la grande Semaine. Nommer le dimanche des Rameaux, le Jeudi Saint, le Vendredi Saint, c'est rappeler les événements qui depuis deux mille ans, sous toutes

les latitudes, remuent le cœur de l'humanité. On a remarqué que l'Église a trouvé, pour les remémorer, des accents particulièrement inspirés. Mais voici le contraste. A la tristesse succède tout à coup la joie. Tandis que pour les humains la mort marque la fin de leur destinée terrestre, la mort du Christ est suivie de la Résurrection. L'Alleluia fait taire le *De profundis*. Les habits de fête font tomber les vêtements de deuil. Sur les fronts assombris passe la vision qui transporta Madeleine, Pierre et Jean, à l'aspect du sépulcre ouvert. Jésus-Christ est ressuscité, ressuscité pour ne plus mourir. Ce prodige donne à la fête de Pâques une grandeur qui l'élève au-dessus de toutes les autres.

Nous voilà avec elle au point culminant de la liturgie, parce qu'elle est le point culminant de la vie du Christ. D'autres solennités viendront encore. L'Ascension, en nous le faisant voir montant au ciel où nous le suivrons, exaltera nos immortelles espérances. Enfin la Pentecôte clôture le cycle des fêtes particulièrement divines. Il est constamment parlé du Père dans

l'Évangile, quelquefois du Saint-Esprit. Au Saint-Esprit la fête de la Pentecôte appartient tout entière. Il a mis moins de temps que le Verbe pour accomplir son œuvre. Aussi quelle transformation il opère en quelques heures ! Il ne procède point par l'éducation lente de la parole. Non, il arrive en traits de flamme. Il pénètre, il embrase. Les disciples transpercés, purifiés, illuminés par le feu, sont transfigurés. Ils sortent de leur contact avec l'Esprit vraiment apôtres. Dès la Pentecôte ils emportent deux armes avec lesquelles ils conquerront le monde, une foi ardente, un amour poussé jusqu'au martyre.

IX

DANS LE SECOND CYCLE, DE LA PENTECÔTE A L'AVENT, OU ON COMPTE PEU DE FÊTES DE NOTRE-SEIGNEUR, COMMENT S'ALIMENTE LA LITURGIE.
— LA MESSE QUOTIDIENNE, FOYER DE VIE.
— FÊTES DE MARIE.

Nous sommes arrivés à la Pentecôte, à moitié chemin de l'année liturgique. Il reste encore un grand cycle de six mois à parcourir. Comment le remplir? Maintenant que nous avons commémoré toute l'existence du Christ, comment donner la vie aux solennités qui suivent, aux vingt-quatre dimanches et plus qui vont s'écouler, en quelque sorte, sans lui? Les liturgistes ont nommé cette longue période l'époque du pèlerinage. L'Eglise, privée de la présence visible de son divin époux, paraît isolée dans la solitude et comme dans l'humiliation de l'exil.

Rassurez-vous, elle n'est pas seule. Jésus est remonté au ciel, mais il a su, par le miracle de l'Eucharistie, perpétuer sa présence. La fête du Saint-Sacrement, célébrée d'ordinaire en juin, rappelle, avec un à-propos consolant, que le Christ a trouvé le moyen de ne pas quitter la terre. Dans nos foyers les anniversaires de famille sont des jours heureux. Ils font éclater l'affection réciproque et donnent l'occasion de se la dire. Mais, en dehors de ces dates, la vie quotidienne a sa douceur, ses joies tranquilles. Le calme de ce bonheur intime lui promet la durée par sa prolongation même, et lui donne l'épanouissement, la profondeur, que tout sentiment véritable acquiert par sa persistance. Le grand bienfait de Dieu présent au milieu de nous, dans l'église, dans le tabernacle, c'est aussi sa présence. Il y est près de nous, il y est aimant, il y est agissant. Il y renouvelle, en quelque sorte il y éternise la Semaine sainte, qui a tant de place dans les offices.

Ce miracle s'opère à la messe, dont la liturgie, à cause de son importance, demande un exposé à part. La messe est la continuation du

sacrifice du Calvaire. La messe est un drame qui a sa scène d'amour à la communion, sa scène de mort à la consécration. De ce centre, du tabernacle, de l'autel, le Christ inspire, illumine tout le culte. La messe, en quelque lieu qu'elle soit dite, l'est par lui, avec lui, en lui, *per ipsum et cum ipso et in ipso*. Il est le grand pontife, le Rédempteur, le Médiateur nécessaire. Quelles que soient les oraisons, elles finissent par son nom, comme le veut saint Paul : *per Dominum nostrum Jesum Christum*. La prière, en passant par lui, est plus confiante, plus expansive. Sa présence rassure, sa douce figure conquiert. Dans l'Ancien Testament, les louanges sont adressées surtout à Dieu puissant, éternel, à Dieu tout court. Toutes les voix lui chantent : « Tu es béni, Seigneur, Dieu d'Israël..., durant l'éternité. A toi la magnificence, la puissance et la gloire..., la louange..., à toi le royaume..., les richesses... ; à toi la gloire. » Avec le Nouveau Testament le ton change. C'est toujours la louange à Dieu, mais par Jésus-Christ. Saint Jean, dans l'Apocalypse, complète David : « A toi,

dit-il, qui es témoin fidèle, Jésus-Christ, gloire et empire dans les siècles des siècles... Amen...
A celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau, bénédiction, honneur, gloire et puissance dans les siècles des siècles. Amen. »

Jésus-Christ, présent à la messe par sa personne, son sacrifice, y associe nos prières aux siennes et les transmet au Père. Il y est aussi présent par sa parole, qu'il fait entendre dans l'Évangile comme docteur, législateur et sauveur, et qui apporte chaque jour sa lumière et sa flamme à la liturgie.

Le Christ, en tant qu'homme-Dieu, a rapproché la divinité de l'humanité. Au Dieu terrible, dominateur, vengeur, de la Bible, a succédé le Dieu Sauveur de l'Évangile. Combien Jésus nous paraît plus près de nous que le Tout-Puissant tonnant sur le Sinaï ! Notre liturgie jouit du commerce quotidien et comme de la familiarité du Christ. Elle a aussi un autre trésor, les amis de Jésus, les saints, qui, n'étant qu'hommes, sont plus nos égaux, j'allais dire plus accessibles, et nous permettent d'organiser de concert avec eux comme un culte de famille.

Marie est à leur tête. Prononcer son nom, c'est rappeler la place extraordinaire qu'elle tient dans les offices. Immaculée Conception, Nativité, Présentation, Annonciation, Visitation, Purification, Sept-Douleurs, Assomption, Mois de Marie, Rosaire : voilà quelques-unes des fêtes que la piété des siècles a établies en son honneur. Cette dévotion a été contagieuse. Le cœur, sensible à la tendresse d'une mère, au divin sourire d'une vierge, — « ces deux états les plus divins de la femme », a dit Chateaubriand, — l'imagination séduite par la grandeur d'une créature associée à la Trinité sainte, l'attraction de l'âme vers des vertus inconnues au monde, tout a contribué à faire à Marie une gloire humaine digne de sa destinée divine.

Le culte, la liturgie lui ont tressé la plus belle couronne. Des emprunts faits au livre des Proverbes, et à l'Écclésiastique, chantent sa prédestination sous l'emblème de la Sagesse. Les plus gracieuses images des Écritures célèbrent sa beauté. Elle y est dépeinte rayonnante comme l'aurore, brillante comme le soleil.

Elle est comparée à la rose de Jéricho, à la vigne d'Engaddi, au lis entre les épines, à la fleur de l'oranger, à la tige de Jessé, au parfum du galbanum. L'Église, après avoir épuisé ce vocabulaire, laisse échapper ce cri : *Tota pulchra es, Maria* : Vous êtes toute belle, ô Marie. Elle met dans la bouche des fidèles ces litanies qui sont comme une explosion journalière d'admiration et d'amour ; dans la main des humbles, et même des grands, ce chapelet qui est l'éternelle redite d'un sentiment qui n'a qu'un mot pour s'exprimer. Aucune époque n'a dépassé dans le culte rendu à Marie le Moyen-Age, qui éleva en son honneur les cathédrales, dont la splendeur décourage notre impuissance. Et, comme pour rappeler que le sacrifice est la rançon de toute grandeur, de toute gloire, il fit chanter le *Stabat* sous ces voûtes sublimes.

X

PROPRE DES SAINTS. — APÔTRES, MARTYRS,
CONFESSEURS, VIERGES, SAINTES FEMMES :
QUELLE NUÉE DE TÉMOINS !

Descendons un peu de ces hauteurs. Au-dessous de Marie, mais très haut encore, le culte, la liturgie, vont trouver dans le ciel les saints qui ont le plus honoré la terre. C'est tout d'abord le précurseur Jean-Baptiste, que Jésus a proclamé le plus grand des enfants des hommes, qui est resté le patron du baptême, et qui a plusieurs fêtes ; saint Joseph, tant invoqué, qui a son mois, qui, ayant été si près de Jésus et de Marie ici-bas, occupe une place de choix dans la céleste demeure. Mais classons les saints qui accourent en foule à notre appel, et semblent se disputer l'honneur

de rehausser, d'animer nos cérémonies dans tout le cours de l'année liturgique. On les a rangés en différents groupes : Apôtres, Martyrs, Pontifes, Confesseurs, Vierges, Saintes Femmes, armée immense dont le calendrier n'a pu énumérer qu'une partie minime, armée qui s'est battue non pour des conquêtes humaines, mais pour des ambitions célestes, où militent tous ceux qui ont remporté la victoire sur eux-mêmes, la plus difficile de toutes.

Les apôtres ont une place d'honneur dans la liturgie comme dans le ciel, où leur sont réservés, d'après la parole du Sauveur, les trônes des douze tribus d'Israël. Leur fête était autrefois célébrée en grande pompe. Parmi eux, Pierre le chef de l'Église, Paul l'apôtre des gentils, Jean le disciple bien-aimé, l'aigle de Patmos, attirent particulièrement notre regard. L'hymne de leur office : *Exultet orbis gaudiis*, invite l'univers à les louer. Elle les proclame les juges des siècles, la lumière du monde : *vos sæculorum iudices et vera mundi lumina*. Elle met en leurs mains la clef qui ouvre et ferme les portes du ciel. Quel hommage à des pêcheurs

de Tibériade! C'est que ces pêcheurs, baptisés par le Christ, lui ont conquis le monde et sont morts pour lui.

Après les apôtres, accourez, martyrs — et tous les apôtres le furent —, venez mêler sur nos autels au sang du Christ celui que vous avez répandu. Citer Étienne, Laurent, Polycarpe, Pothin, Cyprien, Agnès, Agathe, Lucie, Cécile, Blandine, serait à peine rappeler quelques noms dans le martyrologe de la primitive Église.

Les martyrs furent les premiers à être placés sur les autels à une époque où tant de saints étaient des martyrs. On les tenait en tel honneur, que la pierre sur laquelle était offert le sacrifice de la messe devait poser sur leurs reliques. Le spectacle de leur vie, de leurs souffrances, était présent à tous. Dans combien de veillées des catacombes, le récit des témoins qui venaient d'assister à leur supplice exaltait à la fois le courage et la reconnaissance de leurs frères dans le Christ! Les paroles, les prières, les cris de ces victimes se préparant ou marchant à la mort, devaient enflammer ceux

qui les entendaient répéter, car ils nous émeuvent encore. Beaucoup nous ont été conservés. Quel effet devaient produire sur les martyrs de demain les souffrances des martyrs d'hier, quand elles étaient commentées par un pontife tel que saint Polycarpe ! « Seigneur, Dieu tout-puissant, disait-il, je te bénis parce qu'en ce jour et à cette heure, tu as daigné m'accorder d'être compté au nombre des martyrs, et de participer au calice de ton Christ par la résurrection de l'âme et du corps dans la vie éternelle... Je te loue, je te bénis, je te glorifie par le pontife immortel et céleste, Jésus-Christ, ton fils bien-aimé. » — Les offices consacrés aux martyrs sont restés nombreux. Les extraits, les hymnes qu'on y lit rappellent leur immolation : « Dieu a éprouvé ces élus comme l'or dans la fournaise et les a reçus en holocauste... Voilà des saints qui, pour rendre témoignage à Dieu, livrèrent leur corps à la mort et lavèrent leurs vêtements dans le sang de l'Agneau. » La vénération pour ces héros qui s'offraient allègrement en holocauste rendit de bonne heure leur culte populaire.

La classe des confesseurs pontifes ou non pontifes est plus peuplée encore que celle des martyrs. Il suffit, pour y prendre place, d'avoir été fidèle à Dieu. Nous trouvons dans leurs rangs des papes, tels que les Léon, les Grégoire, de grands évêques et des docteurs : Hilaire, Athanase, Basile, Grégoire de Nazianze, Ambroise, Augustin, Jérôme, Remi ; dans les fondateurs d'ordre ou de congrégation : Benoît, Bernard, Dominique, François d'Assise, Ignace, Vincent de Paul ; sur les marches du trône, les Édouard, les Étienne, les Louis ; enfin, dans la foule anonyme des confesseurs, ces légions de justes qui, dans leur course d'ici-bas, ont regardé en haut et se sont rattachés à Dieu par la foi et par l'amour. On a appliqué aux saints confesseurs ces qualificatifs tirés de l'Ancien Testament : « hommes glorieux, riches en vertu, ayant le goût de la beauté, *homines gloriosos, divites in virtute, pulchritudinis studium habentes* ». Superbe épitaphe ! Avoir l'amour de la beauté et chercher le beau dans le bien, dans le rayonnement de l'âme, sur le chemin du devoir et de l'honneur, quelle existence fut

plus pure, quelle vie plus digne d'être vécue !

A côté des hommes, la liturgie honore, à des titres divers, les vierges et les saintes femmes. Dans le monde païen, pétri de sensualisme, à la suite du Christ qui avait dit : « Heureux les purs », à la suite de Marie qui avait arboré l'étendard de la virginité, l'Église tint à entourer cette vertu d'un particulier hommage. De bonne heure, presque aussitôt que les martyrs, les vierges prirent place dans le canon de la messe. Nous y lisons encore les noms d'Agathe, de Lucie, d'Agnès, de Cécile, d'Anastasie, qui d'ailleurs furent aussi martyres. A côté des vierges, place aux saintes femmes. Elles sont sacrées par leur maternité et par leurs vertus. Félicité et Perpétue sont inscrites avec les vierges sur les canons de l'Église. La liturgie reproduit dans l'office des saintes femmes les fameuses paroles des Proverbes sur la femme forte : « Qui trouvera une femme forte ? Elle est appréciée au loin... Le cœur de son mari met sa confiance en elle... Elle lui rendra le bien et non le mal tous les jours de sa vie... Elle a cherché la laine et le lin, et elle a travaillé avec

ses mains habiles..... Elle se lève de nuit, et elle donne à manger à ses serviteurs et à ses servantes. Sa lampe ne s'éteindra point... Ses doigts ont manié le fuseau... Elle a étendu sa main à l'indigent... Elle a ouvert sa bouche avec sagesse, et la loi de clémence est sur sa langue... Ses enfants se sont levés, et ont proclamé qu'elle était bienheureuse ; son mari s'est levé et l'a louée... La grâce est trompeuse et la beauté est vaine ; la femme qui craint le Seigneur est celle qui sera louée. »

Les saintes femmes méritent cet éloge dicté par le Saint-Esprit. Les Félicité, les Perpétue, les Mélanie, les Paula, les Monique, les Clotilde, les Radegonde, les Élisabeth, les Chantal, et, en dehors des noms connus et des situations élevées, les légions de femmes qui se sont sanctifiées dans les conditions les plus humbles, pourraient nous dire ce qu'il a fallu d'endurance, de douceur mêlée de force, pour suffire à leur tâche. Le plus grand secours leur est venu de leur foi. Elles prennent rang par multitudes parmi les saintes femmes. Elles sont l'honneur de nos foyers, le soutien de l'Église,

parfum céleste, une douceur souriante, rafraîchissante, qui apaise et embaume.

Dans le même sexe et dans une même classe, quelle différence, dans les rangs des pontifes entre un François de Sales et un saint Martin, parmi les docteurs entre un Augustin et un Jérôme, dans la foule des saintes femmes entre une Clotilde et une Chantal, dans le cortège des vierges entre une Cécile et une Geneviève ou une Jeanne d'Arc !

Voilà dans la sainteté une variété infinie de sujets, de caractères, et par suite de fêtes liturgiques. Avant-hier on célébrait un apôtre qui s'appelait André, hier un pontife qui s'appelait Grégoire, aujourd'hui une vierge qui s'appelait Lucie, demain une femme qui s'appelait Madeleine, après-demain un confesseur qui s'appelait Vincent de Paul, après encore un martyr qui s'appelait Laurent. Ainsi l'apostolat qui conquiert, la charité qui enflamme, la pureté qui idéalise, la pénitence qui transfigure, l'amour qui répare, ou se sacrifie jusqu'au martyre, ont, tour à tour ou à la fois, dans les offices, une représentation vivante.

L'Église en donne l'impression sensible jusque dans ses ornements par la diversité de leurs couleurs.

XI

SANCTIFICATION DE LA SEMAINE, DE CHAQUE JOUR.

LES HEURES. — LA NUIT.

— DE L'AURORE AU COUCHANT.

Les trésors liturgiques dont dispose le culte durant le cours de l'année chrétienne sont donc variés, inépuisables. Dans cette année, nous pouvons distinguer ce qui est propre aux saisons, à chaque semaine, à chaque jour. L'Église, pour élever au monde surnaturel, suit de près la nature. Elle a des prières, des bénédictions, des observances pour les quatre saisons.

La semaine est marquée par le dimanche, qui a remplacé dans la loi nouvelle le sabbat judaïque. Il s'est appelé le jour du Seigneur. Il est aussi devenu la propriété de l'homme, de la foule. Il est tellement entré dans notre vie,

qu'aucune entreprise de laïcisation, aucun décadisme, ne pourraient le détruire. C'est une halte dans le labeur quotidien. C'est un appel d'âme, un écho du ciel, un son d'éternité dans les tumultes de la terre.

Le dimanche sanctifie la semaine. Il faut faire plus, et sanctifier chaque jour. Tout fidèle peut le faire par la prière du matin et du soir, par les bonnes œuvres. L'ambition de l'Église a été plus grande encore. Elle a lu dans l'Évangile les paroles du Maître : « Il faut toujours prier et ne jamais se lasser », et ailleurs cette déclaration du Roi-prophète : « Sept fois le jour, j'ai chanté vos louanges. » N'était-il pas possible d'obtenir des plus vaillants cette pratique ? De cette inspiration sont nées ce qu'on a appelé les Heures. Les petites Heures, Prime, Tierce, Sexte, None, Vêpres et Complies, sont les Heures de jour ; les Matines et les Laudes, correspondant aux vigiles, sont les Heures de nuit. La nuit apporte avec elle l'apaisement de la journée. C'est le moment des grands silences favorables au recueillement. Le mystère même de la nature, enveloppée de ténèbres, favorise

l'impression religieuse, chuchote le nom du Créateur et fait passer sur l'âme un frisson d'infini. O homme, vas-tu consumer la nuit entière dans un sommeil sans doute réparateur, mais égoïste et prosaïque? N'as-tu pas entendu l'appel de saint Paul : « Debout, vous qui dormez! » et la parole adressée à Dieu par le prophète : « La nuit, je me levais pour chanter vos louanges. » Ils l'ont entendue, cette parole, les fervents qui à travers les âges se sont levés à minuit pour chanter Matines.

La mélancolie de la nuit a compté par millions des chrétiens, des chrétiennes en prière; la caresse de l'aurore les y retrouvera. Je les entends dire les Laudes. Laudes signifient louange, louange à Dieu de nous avoir conservé la vie à travers la demi-mort du sommeil, et de nous rendre la lumière. La voyez-vous qui s'insinue discrète, perçant les nuages peu à peu avec une sorte de timide pudeur, finalement victorieuse, et parfois, pour prendre sa revanche comme d'une contrainte, inondant la terre de ses rayons? Comment l'âme, toute pétrie

de divin, pourrait-elle ne pas vibrer de ses cordes célestes, alors que toute la nature, le coq même, chantent le retour de la lumière, don du ciel?

Entendez Racine :

L'oiseau vigilant nous réveille ;
Et ses chants redoublés semblent chasser la nuit.
Jésus se fait entendre à l'âme qui sommeille,
Et l'appelle à la vie où son jour nous conduit.

Quittez, dit-il, la couche oisive,
Où nous ensevelit une molle langueur.
Sobres, chastes et purs, l'œil et l'âme attentive,
Veillez, je suis tout proche et frappe votre cœur.

La journée, ainsi bercée à son éveil par les Laudes, prière de l'aurore, se continue de trois heures en trois heures par les petites Heures. Avant de s'abîmer dans la nuit, elle est bénite au crépuscule par l'admirable chant des Vêpres et des Complies. On croit que ces deux offices prirent naissance du Lucernaire, ainsi appelé à cause des nombreuses lampes qui étaient allumées sur le tard. Ces lampes étaient comme un salut à la lumière solaire, qu'elles venaient remplacer. Elles avaient aussi un autre but :

éclairer l'office du Lucernaire. L'Église croit la nuit favorable à la prière. Mais elle a conscience aussi des dangers qui l'accompagnent, du péril de la cessation du travail qui ouvre la porte à l'oisiveté, à la rêverie, qui place l'être en face de lui-même et de la tentation, en des heures où il subit une sorte d'amollissement de la volonté et d'engourdissement de la conscience.

La liturgie cherche à prémunir contre ce péril. A l'office de Vêpres, trop négligé aujourd'hui par les fidèles, au moment où le soleil a terminé sa course sur notre hémisphère et semble se coucher dans la nuit, l'Église nous invite à élever notre prière vers Dieu comme l'encens, et à lui offrir le sacrifice du soir, *sacrificium vespertinum*. Les Complies, admirable prière du soir, comme les Laudes sont une très belle prière du matin, achèvent la préparation et la sauvegarde de la nuit. Elles prêchent la sobriété du dernier repas, la vigilance contre le démon. Elles endorment le chrétien dans le chant de reconnaissance du *Nunc dimittis*, dans la paix et la protection de l'*In manus*

tuas, Domine, commendo spiritum meum. A ces derniers offices les pieux fidèles aiment à ajouter le salut du Saint-Sacrement. Dans tout son cours, la journée a été ainsi pénétrée et comme encerclée de prières. C'est bien là le *Laus perennis* de l'Église, des chapitres, des monastères d'autrefois, d'aujourd'hui. Les paroissiens en ont le spectacle quotidien, en apercevant dans la main du prêtre le bréviaire, livre qu'ils seraient peut-être tentés de croire l'objet d'une récitation routinière, mais qui est le résumé des sept Heures canoniales dans la plus pauvre église, dans le plus humble presbytère.

XII

LITURGIE DU BAPTÊME, DE LA PÉNITENCE, DU MARIAGE.

Nous venons de voir avec quelle sollicitude la religion sanctifie le temps. Cette sanctification du temps implique la sanctification de la vie. L'Église s'y emploie surtout par les sacrements. Elle débute par le baptême, dont la liturgie est imposante. Pour la mieux apprécier, il faudrait oublier un instant l'enfant né d'hier, auquel on consacre maintenant une cérémonie très courte et peu comprise. Il faudrait se transporter au IV^e siècle, à l'époque où le baptême était le plus souvent conféré à des adultes convertis. Alors s'expliquent, pour rappeler le long stage du catéchuménat antique, la petite halte imposée à l'enfant avant de l'introduire dans le baptistère, et la profession de foi, et le

renoncement à Satan qu'on lui demande, et les exorcismes qu'il fallait multiplier autrefois pour arracher l'âme païenne à l'emprise de ses faux dieux et de Satan.

C'était une lente et progressive initiation chrétienne, aujourd'hui épargnée à l'enfant qui entre de plain pied dans la famille religieuse. Quelle différence entre les serments prêtés par lui à son insu par un parrain, une marraine, et les soupirs, la longue attente des catéchumènes des premiers siècles chantant, la nuit de Pâques, avec le Psalmiste : « Comme le cerf altéré soupire après les fontaines d'eau vive, ainsi mon âme soupire après toi, ô Dieu. — Mon âme a eu soif du Dieu vivant ; quand viendrai-je ? quand apparaîtrai-je devant la face de Dieu ? »

La liturgie du sacrement de pénitence gagnerait, elle aussi, en clarté et en émotion, comme celle du baptême, si l'on se reportait aux anciens âges. Il y avait alors un rituel des pénitents, comme des catéchumènes. Sans doute ce sacrement a conservé ses éléments essentiels : confession, contrition, absolution,

satisfaction. Mais qu'est cette pénitence, dans laquelle la facilité du pardon peut être pour quelques pécheurs une tentation de retomber, en comparaison de la longue expiation exigée dans la primitive Église et que nous décrit Tertullien : confession publique, stage et prostration hors du temple, cilice, tête couverte de cendres, appels suppliants à la réconciliation et à l'absolution ? Le jour de cette absolution a sonné. C'est le Samedi saint. En cette date solennelle il s'établit comme un colloque entre le peuple qui demande le pardon des pécheurs, et l'évêque qui rappelle les conditions de la réconciliation et la justice. L'archidiacre se fait avec la foule l'avocat de la miséricorde. « Pontife vénéré, lui dit-il, voici le temps favorable, les jours où Dieu s'apaise, où l'homme est sauvé. » Notre nombre doit s'accroître, et par les nouveaux-nés du baptême et par le retour des pécheurs. « S'il y a le bain d'eau purifiante, il y a aussi le bain des larmes. »

L'archidiacre a plaidé la cause devant l'évêque, l'évêque à son tour la plaide et la gagne devant Dieu. Il lui rappelle le publicain de

l'Évangile, la brebis rapportée au bercail, et s'écrie : « Pardonnez, Seigneur, à ces hommes qui confessent leur iniquité... Ils ont macéré leur corps sous les livrées de la pénitence ; rendez-leur maintenant la robe nuptiale, et permettez-leur de s'asseoir de nouveau au festin royal dont ils étaient exclus. » Cet appel a été entendu. Les portes du temple se rouvrent au pécheur, mais comme sa pénitence, sa longue attente du pardon font ressortir la gravité de sa faute !

Les circonstances liturgiques ont moins varié, à travers les siècles, pour les autres sacrements que pour le baptême et la pénitence. Les rites du mariage nous sont connus. L'Église, par la cérémonie de l'anneau, du voile, y apporte des emblèmes gracieux. Le célébrant souhaite à l'épouse que le lien de sa vie nouvelle soit un « joug de dilection et de paix », qu'elle soit « aimable comme Rachel, sage comme Rébecca..., fidèle comme Sara... ; qu'elle soit sérieuse, modeste, qu'elle connaisse la doctrine divine, et qu'elle parvienne au repos des bienheureux ». Que de fois on a reproduit ce tableau

que Tertullien a tracé du mariage chrétien :
« Qui dira la félicité de cette union, que l'Église prépare, que confirme l'oblation à la messe, que scelle la bénédiction, que les anges proclament, que le Père du ciel ratifie ? Là, il n'y a plus qu'une chair, qu'un esprit. Ils prient en même temps, en même temps ils se prosternent, en même temps ils jeûnent, ils s'instruisent l'un l'autre, s'exhortent et se soutiennent mutuellement. En même temps ils vont à l'église, en même temps ils s'asseyent au banquet de Dieu, ils sont en même temps dans les épreuves, dans la persécution, dans la joie. Ils se renvoient de l'un à l'autre les psaumes et les hymnes, ils se provoquent mutuellement à qui chantera le mieux pour son Dieu. A eux le Christ envoie sa paix. Là où deux sont réunis il est aussi présent. »

XIII

LE SACREMENT DE L'ORDRE.

— GRAVITÉ DES ENGAGEMENTS.

— ÉMOTION DE L'ÉVÊQUE QUI ORDONNE.

Le recrutement chrétien de l'humanité se fait par le sacrement de mariage, le recrutement du clergé par le sacrement de l'Ordre. Le mariage, à défaut de noviciat, a ses fiançailles. Le sacerdoce a son noviciat, ou plutôt ses ordres d'ascension. On y arrive en passant par les Ordres mineurs et par les Ordres majeurs. Tout d'abord, la tonsure, qui n'est pas un ordre, fait entrer, par la coupe de quelques cheveux, dans la cléricature. Puis viennent les Ordres mineurs. Le *portier* y reçoit la garde de l'église, le gouvernement des cloches et de la sacristie ; le *lecteur*, le droit de lire l'Écriture et des sujets de prédication ; l'*exorciste*, le pouvoir de chasser

le démon ; l'*acolyte*, le privilège d'être plus étroitement associé au culte.

Montons pour entrer dans les ordres majeurs, sous-diaconat, diaconat, sacerdoce. Ce qui distingue particulièrement le premier de ces ordres, c'est que les sous-diacres contractent un engagement irrévocable. Aussi la liturgie s'est faite à leur égard plus imposante, plus solennelle. Le sous-diacre et le diacre sont plus directement appliqués au service des autels. Le diacre a droit de prêcher et de baptiser. Qu'il monte encore, qu'il monte jusqu'au sacerdoce.

Qui ne serait frappé de cette discipline de l'Église, qui élabore le prêtre dans l'homme, qui par une formation lente, progressive, l'élève par échelons à la hauteur sublime de sa vocation, et s'efforce de communiquer du divin à ceux qui sont chargés plus directement de représenter leurs frères auprès de Dieu ? A observer l'attitude du pontife durant l'exercice de sa plus haute fonction, l'ordination, on lit sur son visage l'expression de deux sentiments qui se complètent l'un l'autre, la joie et la gravité : joie de donner de nouveaux minis-

tres à l'Église, d'assister à une manifestation répétée de son éternelle vie par son éternelle fécondité ; gravité à la pensée des engagements, des renoncements, auxquels s'oblige une jeunesse aussi ardente, aussi confiante, aussi éprise d'avenir, que toute autre, mais d'ordinaire gardienne plus jalouse de ses trésors, plus abritée par Dieu, et qui a conçu à son contact plus direct la résolution de se dévouer à une cause divine quand les autres s'engagent dans des causes humaines.

La confiance en Dieu et la prudence ont guidé l'évêque dans le recrutement du sacerdoce. Quand il s'est agi pour des jeunes gens de recevoir le sous-diaconat, qui les engage à jamais dans les ordres sacrés, et leur impose l'obligation du bréviaire et du célibat, le pontife a regardé d'un œil attendri ces vaillants, qu'il appelle ces élus, *hos electos*. Mais il tient à les prémunir contre une résolution irréfléchie. Les voyant rassemblés devant lui, ayant conscience de la responsabilité qu'ils vont assumer et qu'il porte lui-même, il les invite à une suprême délibération. Il leur rappelle qu'ils sont libres, qu'ils peuvent

rester dans le monde ; il énumère solennellement devant eux les engagements qu'ils vont prendre, et alors, après une pause émouvante dans laquelle Dieu achève d'éclairer et de dicter les résolutions, l'évêque leur dit : « Si vous persistez dans votre dessein, au nom du Seigneur, approchez, *huc accedite* »... Ils font le pas..., ils l'ont fait, marquant ainsi d'une façon sensible leur marche en avant dans la voie du service de Dieu et du sacrifice.

Ces ordinands échappent au monde, qui est peut-être tenté de les taxer de témérité. Pour bien marquer leur renoncement, ils se sont, à plusieurs reprises, à mesure qu'ils montent dans les ordres, prosternés sur le pavé du temple. Le pontife est hanté de la préoccupation de faire de bons choix. Quand l'archidiacre lui présente les candidats au diaconat, il lui pose cette grave question : « *Scis illos dignos esse ?* Avez-vous l'assurance qu'ils sont dignes ? » L'archidiacre répond, avec le double sentiment de la fragilité humaine et du secours divin : *Quantum sinit humana fragilitas.*

La solennité de l'ordination grandit avec les

degrés. Celle du sacerdoce est particulièrement imposante. Il s'agit de conférer au prêtre le pouvoir de consacrer dans le sacrement de l'Eucharistie, le pouvoir de pardonner dans le sacrement de pénitence. Le pontife fait l'onction sur ces mains appelées à tenir le Christ. Alors une prière ardente, confiante, monte de ses lèvres. Il demande à Dieu, pour le nouveau sacrificateur qu'il vient de donner à l'Église, d'avoir les mains assez pures pour offrir tous les jours à la messe le sacrifice du Sauveur. Il regarde autour de lui et semble appeler au secours. Il cherche des coopérateurs à sa prière. Il fait appel à tous les prêtres présents et leur demande de lever avec lui les mains sur la tête des ordinands, pour que la grâce coule plus abondante, et que l'investiture divine soit plus complète. Pour qu'elle soit plus éclatante, il s'adresse aux fidèles assistants. A chacun des ordres conférés, il demande leur assentiment et leurs prières. *Oremus, fratres carissimi*. On peut dire que le pontife, dans la collation de l'ordre, dépense, épuise ses forces spirituelles.

C'est qu'il comprend ce que représente, ce qu'exige la vocation de ceux qu'il ordonne. Il les voudrait grands, toujours grands. Il ne s'agit pas de recruter pour l'Église des Jocelyn, ni des Vicaire Savoyard, ni aucun de ces personnages dont la situation émouvante a souvent tenté le roman et le théâtre. L'évêque connaît les dangers. Il sait que les serments prêtés par ces novices sont des serments de la vingtième année, d'un âge où on n'a pas encore la mesure complète de soi-même et des autres. Il sait ce qu'il faut craindre de l'usure du temps, du contact des réalités, d'une atmosphère viciée où peuvent s'évaporer à la longue les parfums les plus suaves. Mais il sait aussi ce qu'on peut attendre d'un cœur noble, d'une volonté ferme, de la foi jurée, de la grâce divine, d'une consécration solennelle qui illumine toute une vie.

Le pontife vient de donner ce qu'il a reçu lui-même jusqu'à la prêtrise. Il a reçu plus encore quand lui a été départie la plénitude du sacerdoce, l'épiscopat. La cérémonie du sacre est digne d'une si haute promotion. La pré-

face chantée durant l'office énumère d'une façon éclatante les prérogatives de l'épiscopat, dont les principales sont de conférer les ordres, d'être juge de la foi, de confirmer et de régir. L'évêque a hérité de la tradition des âges des insignes qui font impression : l'anneau symbole de son union avec son Église, la crosse symbole de sa charge pastorale, la mitre que la liturgie salue comme « le casque de protection et de salut ». Parmi les interprétations, le pontifical signale dans les deux ailes de la mitre le symbole des deux Testaments.

Telle est la liturgie du sacrement de l'Ordre. L'aspect le plus frappant de ce sacrement, c'est d'un côté les fonctions presque célestes qu'il crée, de l'autre la gravité des obligations qu'il impose à un être humain, l'invitant à se mouvoir en plein divin, mais aussi en plein sacrifice, lui promettant que Dieu sera fidèle et secourable à ceux qui ont tout quitté pour marcher à l'étoile.

XIV

L'EXTRÊME-ONCTION A CHAQUE SENS.

— LA FRAGILITÉ DE LA VIE.

— GRAVITÉ SUBLIME DE L'OFFICE DES MORTS.

Nous avons vu la liturgie armer l'homme pour tous les âges, pour tous les états, pour tout le voyage de la vie. Elle a aussi des bénédictions pour les voyages en général. Elle nous fait prier pour les voyageurs, pour les pèlerins, *pro peregrinantibus*. Le christianisme donna une impulsion extraordinaire aux voyages. Saint Paul fut un très grand voyageur, parce qu'il était un très grand missionnaire. A son exemple, les convertis furent toujours en course pour convertir. A défaut de centralisation, les chrétientés dispersées aimaient à se rendre visite. Par une pratique touchante, elles avaient coutume de faire porter la sainte Eucharistie

aux évêques éloignés, en signe d'union et de pieux souvenir. Les pèlerinages aux Lieux saints, Jérusalem, Bethléem, prirent dès le IV^e siècle une extension très grande. Qui ne connaît le séjour, sur cette terre foulée par le Christ, de Jérôme, de Paula, d'Eustochium ? Les pèlerinages se continuèrent au Moyen-Age, et l'Église n'exclut pas les pauvres, même les mendiants, des prières de la liturgie.

L'Église, qui bénit les voyages d'ici-bas, ne pouvait nous oublier dans le grand voyage où l'on quitte le temps pour l'éternité. Elle a pour ces partants le sacrement des malades. Ce sacrement, qu'on appelle d'ordinaire l'extrême onction, a une éloquence et une opportunité singulières. Quelle sollicitude envers l'agonisant que de lui apporter l'apaisement, le réconfort de la purification totale, au moment de paraître devant le Juge qui n'aime pas les souillures !

Prête attention, cher malade. Présente à l'onction de l'huile sainte tes yeux, ta bouche, tes lèvres, tes narines, tes oreilles, tes pieds, tes mains, ton côté. Yeux, portes de l'âme, fenêtres

ouvertes sur le monde, sur les créatures, qu'avez-vous vu ? Oreilles, confidentes des pensées des hommes, où se répercutent tous les bruits du dehors, qu'avez-vous entendu ? Bouche, lèvres, d'où jaillirent par flots continus les paroles, quel hommage avez-vous rendu à la vérité, quel hommage à la charité ? Odorat, faculté de sentir, flair du bien et du mal, as-tu obéi à l'attrait de ce qui élève ou de ce qui abaisse ? Mains, vous, mes serviteurs les plus intimes, les plus fidèles, au milieu de vos services journaliers, ne vous est-il pas arrivé de me trahir ? Pieds, organes du mouvement, où m'avez-vous conduit ? Sens, n'avez-vous pas trop souvent surpris, noyé le cœur, et livré au corps le gouvernement de la personne humaine ?

Mais pourquoi, ô mon Dieu, cet interrogatoire posé à un malade, à un mourant ? Il ne peut vous répondre, ou plutôt il vous répond avec le prêtre qui l'assiste, qui l'oint d'huile sainte : Pardon, *indulgeat tibi Deus*, que Dieu te pardonne. Pardon pour les yeux, *indulgeat* ; pardon pour les oreilles, *indulgeat* ; pardon

pour le goût, pour l'odorat, *indulgeat*; pardon pour les mains, *indulgeat*; pardon pour les pieds, *indulgeat*; pardon pour les sens, *indulgeat*.

Il fallait donner au mourant par le dernier sacrement cette assurance du pardon, car la liturgie de la mort est sévère dans son admirable beauté. L'Église a le culte des morts. Elle ensevelit leur corps avec délicatesse; elle a pour leur âme de sublimes prières, elle berce leur mémoire dans ses anniversaires.

L'Ancien Testament lui fournit sur la brièveté de la vie des lamentations qu'aucune plainte humaine n'a dépassées. Entendons le cantique d'Ezéchias qui fait partie des Laudes des morts : « J'ai dit : Au milieu de mes jours, j'irai aux portes du tombeau. Je cherche le reste de mes années. — J'ai dit : Je ne verrai plus le Seigneur Dieu dans la terre des vivants. — Le temps de ma vie m'est enlevé, et il est roulé loin de moi comme la tente du berger. Ma vie a été coupée comme par le tisserand; il m'a retranché tandis que j'ourdissais encore. — J'espérais jusqu'au matin; comme un lion,

il a brisé tous mes os. Du matin au soir, vous en finirez avec moi. — Je criais comme le petit de l'hirondelle, je gémissais comme la colombe. Mes yeux se sont lassés à force de regarder en haut. Seigneur, je souffre violence, répondez pour moi... Seigneur, sauvez-moi, et nous chanterons nos cantiques tous les jours de notre vie dans la maison du Seigneur. »

A propos de douleur et de mort, comment ne pas donner la parole à Job ? Il la prend, lui aussi, dans les Laudes, et son accent est amer. Il se plaint d'être comme la feuille emportée par le vent, d'avoir été façonné comme l'argile qui tombe en poussière, d'avoir été « revêtu de peau et de chair », et, après s'être à peine montré sur la terre, de se voir consumer au tombeau « comme un vêtement rongé par les vers... J'ai dit à la pourriture : Tu es mon père, — et aux vers : Vous êtes ma mère. » Et cette sortie désespérante qui paraît un anathème à l'existence : « Pourquoi m'avez-vous tiré du sein de ma mère?... Laissez-moi pleurer ma douleur avant que je m'en aille sans retour dans cette région ténébreuse

de la mort..., où habite une éternelle horreur. » Job, assez, assez de pessimisme ! La vie, la mort ne sont-elles que cela ? Non, et Job semble pris de remords. Tout d'un coup son âme se rassérène, son horizon s'illumine, et de la même bouche qui semblait semer le désespoir tombent ces grandes paroles qui éclairent l'horizon : « Je sais que mon Rédempteur est vivant, et que je ressusciterai de la terre au dernier jour ; et je serai de nouveau revêtu de ma peau, et dans ma chair je verrai mon Dieu. »

Ce double sentiment de crainte et de confiance, que nous venons de constater dans les Laudes des morts, apparaît dans tout leur office. Il est sévère, le cri que le *Dies iræ* fait retentir à la messe des défunts, avec son hymne à la justice divine et sa couleur sombre. Ils sont sévères le *Non intres* et le *Libera* de l'absoute qui, dans leur rythme à grande allure, donnent le frisson des comptes à rendre. Mais l'un et l'autre tempèrent aussitôt la crainte du châtement par l'espoir de la miséricorde. Le *Non intres* la promet au chrétien

marqué du « signe de la sainte Trinité ». Le *Libera* se termine par cette prière pleine de douce espérance : « Donnez-leur, Seigneur, le repos éternel, et que la lumière éternelle brille pour eux, *lux perpetua luceat eis.* »

La dernière cérémonie du grand drame de la mort est réconfortante, et prend un air de victoire. Il semble que la liturgie se soit dégagée de l'étreinte du *Dies iræ* et de la mentalité du Moyen-Âge, pour emprunter aux chrétiens des premiers siècles, aux épitaphes des catacombes, des paroles qui respirent une sérénité, une confiance, où apparaît moins la crainte de Dieu que l'impatience de le voir. Le cortège qui emporte le corps de l'église semble le diriger moins vers le cimetière que vers le ciel, et c'est dans une sorte de marche triomphale que le prêtre en tête s'écrie : « Que les anges te conduisent au paradis ; à ton arrivée, que les martyrs t'accueillent et t'introduisent dans la sainte cité de Jérusalem ! » Le chœur s'associe à cette perspective et chante dans le *Benedictus* ces paroles de Jésus à Marie et à Marthe : « Je suis

la résurrection et la vie, quiconque croit en moi ne mourra pas éternellement. » Déjà les admirables prières de la recommandation de l'âme avaient préparé à l'agonisant une réception favorable auprès du Très-Haut.

La sollicitude de l'Église, qui a été si attentive aux mourants, aux morts, les suit après ses funérailles, bénit, protège le cimetière où ils dorment le dernier sommeil en attendant la résurrection. Par ses messes des défunts, par ses anniversaires, la liturgie entretient leur souvenir et fournit aux cœurs brisés par la séparation le moyen de correspondre avec ceux qui ont emporté une partie de nous-mêmes et, s'il en est besoin, de faire couler sur leur âme la rosée bienfaisante de la prière.

XV

LE VASTE CHAMP DES BÉNÉDICTIONS. — ELLES VONT
A TOUT CE QUI INTÉRESSE L'HOMME ET A LA
CRÉATION ENTIÈRE.

Nous venons de considérer la liturgie dans les offices de l'Église, dans les sacrements, dans son action la plus directe sur les âmes. L'ambition de l'Église est plus vaste encore. Elle ne borne pas son activité au spirituel. L'Église est mère, et comme telle elle étend sa sollicitude à tout ce qui intéresse ses enfants.

Nous formons ici-bas l'Église militante. Par le fait même qu'elle milite, tout ce qui traverse son existence a son écho dans le temple. Nous parlions tout à l'heure des deuils ; mais la vie a aussi ses joies, ses dates mémorables, dont on aime à célébrer l'anniversaire, tels la naissance, le mariage.

La patrie a ses dates comme la famille. A travers l'histoire, que de prières ont été faites à l'Église pour la France, que de *Te Deum* y ont été chantés pour ses victoires ! Celui que nos armées nous préparent y retentira avec d'autant plus de force que la victoire aura été plus disputée, plus attendue, plus féconde en conséquences incalculables. Les chevaliers du Moyen-Age n'étaient pas moins braves pour être venus chercher la bénédiction de l'Église ; les rois de France pour avoir été prendre, dans les jours de péril, au tombeau de saint Martin de Tours ou de saint Denis, l'oriflamme qui devait les conduire à la victoire. Tout ce qui intéresse notre destinée humaine, individuelle, familiale ou nationale, tout ce qui apporte un tressaillement au cœur, tout ce qui fait passer un rayon de lumière sur nos fronts chargés de nuages, provoque des actions de grâces devant les autels.

Nous sommes dans le vaste champ des bénédictions. Il suffit d'ouvrir le Rituel pour être frappé de leur variété et de leur nombre. Il semble qu'il s'agisse d'une mainmise sur toute la création. On peut dire qu'elles s'étendent à

tout ce qui intéresse la vie de l'homme. Elles ont pour but de lui faire du bien. Elles sont fondées sur cette conviction, que tout être supérieur à un autre par son caractère, ses fonctions, son âge, a le pouvoir de le bénir, et que cette bénédiction intéresse le ciel à son sort. Le prêtre, le père, la mère, le vieillard, tiennent de leur sacerdoce, de leur paternité, de leur maternité, de leur âge, le pouvoir de bénir. Dieu a donné l'exemple. Il est dit dans la Bible qu'ayant créé Adam et Ève, il les bénit, *benedixit illis*. Les bénédictions des patriarches sont célèbres. L'Église, qui a la clef des trésors célestes, a exercé en tout domaine la faculté, et l'usage de bénir.

Elle a tout d'abord des bénédictions pour les personnes selon leur âge et leur situation, pour l'enfance, pour la mère après sa délivrance, pour la religieuse en sa profession. Les jeunes s'inclinent devant la bénédiction des grands-parents, les fidèles devant la bénédiction du prêtre et de l'évêque. Avec la patrie l'Église bénit la famille, et étend ses prières à tout ce qui l'entoure, à la maison d'habitation, dont

elle aime à poser la première pierre, à la chambre à coucher, aux vêtements, à la salle à manger, à la table où le repas commence et finit par une pensée chrétienne dont elle fournit la formule, aux aliments qui y sont servis, au grenier des provisions.

Sortons de la maison : les champs nous appellent, et dans les champs la fête des Rogations, si poétique, si souvent décrite. De bonne heure, habitants, laboureurs, vignerons, bûcherons, tous les âges quittent leur demeure ou leur travail. Précédée de la croix, la procession, le pasteur en tête suivi de ses ouailles, se déroule à travers les champs déjà parés d'une végétation présage des futures moissons, par les sentiers fleuris bordés d'arbres bourgeonnants, tout embaumés de l'éveil et des parfums du printemps. Sur son passage, on croit voir, selon la parole du Psalmiste, les collines s'incliner et bondir, et du buisson voisin les oiseaux répondre de leur voix cristalline aux accents rustiques du chantre du village.

Nous avons béni ce qui tient au cœur du paysan, ses blés, ses vignes, ses prairies, ses

vergers, ses fontaines, ses abeilles, et au jour de la fête de saint Roch son bétail. Quittons les champs. La liturgie s'occupe de l'ouvrier comme du laboureur. Dans les âges de foi, le travail avait ses saints que les ouvriers venaient fêter devant Dieu. L'Église bénit la mine, l'usine, la forge, l'atelier. Elle apporte la sympathie du ciel à toutes les créations de la terre : navires, voies ferrées, télégraphes. Une invention nouvelle, telle que les sous-marins, ou les aéroplanes, vient à peine d'éclorre, qu'elle accourt pour la bénir.

Ce qui ressort de cette énumération, d'ailleurs incomplète, c'est le zèle qu'a l'Église d'étendre de toutes parts et dans tous les domaines l'action sanctifiante de sa liturgie. Dans son ambition, on pourrait dire dans sa fièvre d'honorer Dieu, elle donne rendez-vous à toute la création. Elle emprunte au prophète Daniel le fameux Cantique des trois enfants dans la fournaise, et elle chante au firmament, à la terre : « Cieux, soleil, lune, étoiles, montagnes, vallées, bénissez le Seigneur ; chaleurs, frimas, neiges, grêles, tonnerre, pluies et

rosées, bénissez le Seigneur ; mers, fleuves, fontaines, poissons, oiseaux, bénissez le Seigneur. » C'est l'invocation ardente, tumultueuse, d'une liturgie qui tressaille d'enthousiasme pour le Créateur et convoque tout l'univers à le servir.

Nous avons à peine abordé en ces pages le champ immense de la liturgie auquel chaque siècle a apporté son alluvion. Les résultats des recherches sur ce grand sujet sont consignés dans des livres usuels : le *missel* consacré à la messe, le *rituel* aux bénédictions, le *pontifical* aux fonctions de l'évêque, le *bréviaire* à la récitation de l'office canonial, le *paroissien* aux fidèles.

Le cycle liturgique nous est connu. Dans son cours de 365 jours, il est un agent constant d'impressions religieuses. De même que les anniversaires de famille réveillent en nous le cœur, en ramenant le souvenir de ceux qui nous ont quittés, de même la liturgie renouvelle quotidiennement son action sur l'âme. Comme sa fin est grande : faire parler l'homme à Dieu et Dieu à l'homme ; comme les peuples, les

littératures, les arts, ont donné de siècle en siècle à cette entreprise ce qu'ils avaient de meilleur ; comme le culte associe toute la création, jusqu'aux éléments inanimés, à l'hymne envers le Créateur, il met sans cesse et d'une façon sublime les facultés mystiques en action. Les humbles sont entraînés dans ce tourbillon liturgique, sont réconfortés, tenus en haleine par des offices qui apportent un aliment à l'imagination, au cœur, à l'âme tout entière, et dont la variété écarte l'accoutumance. Les doctes sont saisis à leur tour, en voyant Dieu ainsi honoré, en entendant des voix qui ne viennent pas de la terre : voix d'apaisement dans nos agitations stériles, voix d'espérance dans nos pessimismes, voix d'idéal dans nos banalités, voix du ciel dans nos horizons rétrécis.

XVI

COMMENT UN CULTE DIGNE MANQUA AU MONDE
PAÏEN, A LA GRÈCE, A ROME : PAS DE VRAI DIEU,
PAS D'ÂME. — NOS CATHÉDRALES EN FACE DU
PARTHÉNON.

Le lecteur, qui aura prêté attention à cet exposé, en aura retiré l'impression que l'Église catholique a un grand culte servi par une grande liturgie. Comme il y a eu de tout temps et partout des religions, toutes ont tenté sans beaucoup de succès ce qu'a réalisé d'une façon merveilleuse le christianisme. Écartons les pays, les sanctuaires, où les cérémonies religieuses furent des profanations. Ne parlons pas des Bacchanales, des Saturnales célèbres par leurs orgies. Arrêtons-nous à la ville qui dépassa toutes les autres dans le domaine de la pensée et des arts, Athènes. Oublions dans

cette cité les solennités peu édifiantes de Dionysos. N'est-il pas arrivé au voyageur, en gravissant les marches du Parthénon, en considérant ce qui reste de ce temple merveilleux et de ses colonnes doriques, d'évoquer le souvenir des fêtes qui se déroulaient dans son enceinte et dans la ville, en particulier la fête des Panathénées, que Phidias a représentées sur la frise du Parthénon ? Les noms d'Athènes, de Périclès, de Phidias, la procession du *peplum*, hantent comme une obsession le spectateur qui cherche à ranimer par l'imagination ce spectacle évanoui. Cette obsession inspira à Renan sa fameuse « prière sur l'Acropole ». Ces visions hantèrent aussi les hommes de la Révolution française, qui essayèrent de ressusciter les fêtes athéniennes sur les ruines des fêtes chrétiennes.

Cette entreprise échoua et elle échouera toujours, parce qu'il manquait au paganisme deux éléments sans lesquels il est impossible de fonder un grand culte : un Dieu et une âme. Les Athéniens, conscients de ce vide, appelaient à leur secours la poésie, les jeux gymniques,

hippiques. Platon, dans un passage célèbre, veut marier la musique avec la gymnastique. Mais tout cela ne constitue pas une religion, un culte. Dieu manqua à la Grèce comme à tous les paganismes, parce qu'ils n'avaient que des dieux. Phidias avait eu beau dresser la statue incomparable de son Jupiter Olympien, un ancien a eu beau dire que par ce chef-d'œuvre il avait ajouté quelque chose à la religion des peuples, *adjecit aliquid religioni populorum*, Jupiter avait trop de vices pour faire un Dieu et même un honnête homme.

L'âme manquait aussi à ces cultes. Minerve, dont Phidias sculpta également la statue pour le Parthénon, était sortie du cerveau de Jupiter. Elle convenait admirablement au peuple athénien, comme déesse de la sagesse, des arts, de la guerre; mais tout cela c'est la pensée, c'est l'esprit, ce n'est pas l'âme. Depuis le christianisme, l'âme est ce sanctuaire intime où palpite l'infini, où respire la conscience, où se dispute la victoire entre le bien et le mal, d'où partent la plainte sur nos bonheurs d'un jour, les élancements vers l'au-

delà, je ne sais quoi de divin qui rend un son d'éternité. Le christianisme a creusé dans l'âme des sillons dont l'antiquité n'a pas soupçonné l'existence. La grande originalité des littératures modernes comparées aux anciennes, ce qui a ravivé la fécondité de l'esprit humain menacé d'épuisement après l'époque la plus glorieuse de la civilisation romaine, ce fut cette création, cette révélation d'âme opérée par la religion nouvelle, d'où sortirent une psychologie plus profonde, des préoccupations plus divines, une vie intérieure plus complexe, plus tourmentée, par exemple cette conception de la lutte intérieure entre la passion et le devoir qui est le ressort principal des tragédies du grand siècle.

Combien la présence de l'âme est plus nécessaire encore en religion que dans un drame ! Dieu et l'âme, étrangers aux temples païens, habitent nos églises, et Dieu nous apparaît sous la figure si captivante du Dieu fait homme : Jésus-Christ. Le Parthénon ne pouvait entendre que les chants de la joie chez un peuple qui ne voulait connaître qu'elle. Mais la

vie a aussi ses douleurs. L'une et l'autre, la douleur et la joie, sont à leur place dans nos églises.

Entrez dans ces monuments, générations qui traversez la vie en chantant ou en pleurant, venez y faire retentir l'écho de vos joies et de vos douleurs. Dieu en a fait sa demeure. Il y a pour cortège, pour assesseurs les anges, les saints et Marie leur reine. Pour recevoir de tels hôtes, le génie et la foi du Moyen-Age ont bâti des cathédrales que rien ne dépasse, si ce n'est la voûte du firmament. C'est le plus grand effort fait par la terre pour rejoindre, j'allais dire pour escalader le ciel.

C'est bien la maison de Dieu que les hommes ont élevée sur terre. Contemplez ces cathédrales. De loin leur aspect cyclopéen étonne et saisit. On devine qu'elles n'ont pas été bâties par l'homme pour l'homme seul. Approchez. Vous y êtes-vous jamais trouvés quand la lumière entrant à flots irradie toutes les parties de l'immense édifice, ou plutôt quand le déclin du jour et les ombres montantes du soir en augmentent la fascination religieuse ? A la vue de ces

piliers géants, de cette forêt de colonnes qui s'élancent, de ces voûtes qui se perdent dans les airs, dans ce clair-obscur qui ménage au regard une vision d'infini, dans ce mystère qui pénètre l'âme, on éprouve la sensation du divin. De toutes les parties de ce temple, de ce pavé, de ces murs, de ces sommets, émergent des voix qui chantent un Dieu. Lequel ?

Ce n'est point celui du Parthénon d'Athènes, ou du Panthéon de Rome. Ce n'est point la divinité ensoleillée, souriante, mais voluptueuse et corruptrice, du paganisme. C'est le Dieu des chrétiens ; c'est Jésus-Christ qui habite nos cathédrales. C'est bien lui. Pour le recevoir l'église a pris la forme d'une croix. Les bras du Crucifié peuvent se déployer dans les transepts, sa tête reposer sur l'autel, son corps suivre l'inflexion que les architectes à Tours, à Poitiers, à Rouen, à Saint-Etienne-du-Mont et ailleurs, ont donnée à l'édifice. Je remarque que ses arceaux convergent vers le sanctuaire pour marquer que Dieu est là, et fixer le regard sur le point où se célèbrent ses mystères.

Comme le disait naguère, dans une manifestation en faveur des villes martyres, M. Edmond Haraucourt, directeur du musée de Cluny, « de même que le paganisme antique avait dressé le Parthénon, par la main d'Athènes, pour immortaliser un instant de l'idéal humain, de même le christianisme a ciselé une œuvre où son esprit s'incarne, et nous eûmes cette gloire, nous France, cœur de la France, comme Athènes cœur de la Grèce, d'être ceux par lesquels s'exprima le rêve du monde... Reims, c'est l'art grec, avec un mysticisme en plus, un art grec retrempé dans les eaux du baptême, et qui resplendit de croire. Reims, c'est le Parthénon de Jésus », mais un Parthénon mystique, un Parthénon baptisé. Les autres cathédrales ont le même caractère. « Il est impossible, a-t-on dit, d'entrer dans la grande nef d'Amiens sans se sentir purifié. L'église, par sa beauté, agit comme un sacrement... Déjà nous nous sentons au sein de la Jérusalem céleste, de la cité future. Nous en goûtons la paix profonde. Le bruit de la vie se brise aux murs du sanctuaire (1). »

(1) Emile Mâle, *L'Art religieux du XIII^e siècle en France*, p. 461.

On éprouve, en entrant dans les cathédrales, une impression de sublimité, d'immensité. La hauteur élève l'âme, l'ampleur permet à la liturgie d'y dérouler la pompe des cérémonies, d'abriter toutes les dévotions, tous les anniversaires. En comptant, par exemple à Paris, à Chartres, à Amiens, les chapelles, on constate qu'elles étaient assez nombreuses pour accueillir, dans les âges de foi, les innombrables patrons des corporations. Dans la vaste nef les processions peuvent se déployer à l'aise avec la majesté des pontifes, la gravité des prêtres, le recueillement des foules prosternées, la splendeur des ornements, héritage des siècles, l'étincellement des ostensoirs, la variété des bannières qui semblent se balancer sous un souffle divin.

Que dire des chants, des paroles qui retentissent dans le temple ? Ils rendent ce que les siècles ont trouvé de plus prenant, de plus profond pour faire parler l'âme. L'inspiration du ciel y aide les élans de la terre. David reprend sa lyre. Isaïe prête au Nouveau Testament les accents les plus merveilleux de l'Ancien. L'Évangile, les épîtres de saint Paul

ouvrent leurs trésors. Les orateurs de tous les siècles les commentent. Faisons silence. L'un d'eux occupe la chaire. Il s'appelle Bernard au XII^e siècle, Bossuet au XVII^e, Lacordaire au XIX^e. Quelque humbles que soient les autres à côté de ces géants, ils y paraissent, malgré leur faiblesse, revêtus de l'autorité, de la majesté de l'Église. Les chants recommencent. La musique leur prête les inspirations de génies qui n'ont jamais été plus grands qu'en interprétant les cris de l'homme vers Dieu. L'orgue, de sa voix puissante, porte ces harmonies jusqu'aux voûtes ; la cloche, des voûtes jusqu'au ciel. Mais voici le moment le plus solennel. On sonne les mystères. Dieu, à la consécration, réapparaît sur la terre et investit le temple de sa présence. Tels sont nos offices.

XVII

VIBRATION DE L'ÂME DANS LE TEMPLE.

— L'IMPRESSION DE CHAQUE ÂGE.

— UN CRI DE SAINT AUGUSTIN.

Nous n'avons pu qu'esquisser les grandes lignes de la liturgie. Elles suffisent pour expliquer le saisissement religieux que produit le culte. Il parle à la foi, au cœur des croyants, qui préfèrent à toute autre la prière liturgique, parce que c'est la prière universelle, parce que la consécration des siècles lui imprime un cachet de pérennité.

Tout fidèle, en ayant fait l'expérience, pourrait exprimer ainsi ses impressions : « Liturgie, offices de mon église, arrivé au couchant de ma vie, je me remémore les joies, les émotions que vous m'avez données. J'évoque les souvenirs du premier âge, mes étonnements d'enfant, mes exclamations naïves, à l'aspect

du temple plus grand que la maison paternelle, de la foule réunie, silencieuse, des vêtements et des gestes du prêtre, des rites qui s'accomplissaient à l'autel pendant que les grondements de l'orgue frappaient mon oreille. C'était pour moi, si tendre encore, un enchantement, une révélation d'inconnu, de mystère, de divin. J'évoque les émotions de la Première Communion, la transfiguration qui l'a précédée, le tressaillement de mon premier contact avec le Christ, mes serments sacrés, les élans de mon jeune cœur, mes parents en fête par moi, pour moi, jour béni en tous, qui ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Mais j'ai grandi, j'ai vécu. La vie a ses saisons comme l'année. Elle a ses sourires d'aurore, ses fleurs de printemps, ses feux et ses fruits d'été, ses tons grisâtres d'automne, ses frimas d'hiver. Et, dans cette succession de saisons, mon âme est une lyre dont les cordes rendent toute la gamme des sentiments humains. Nulle part elle ne vibre comme dans le temple, sous l'action des prestiges, des cérémonies qui constituent un grand culte.

Dans le temple, j'ai célébré les jours heureux par des chants d'allégresse, par des *Magnificat* et même des *Te Deum*. Hélas! les *De profundis* ont alterné trop souvent avec les *Te Deum*, mais je remercie l'Église d'avoir donné une expression sublime à mes joies comme à mes douleurs.

Le temple a vu se dérouler toute l'histoire de mon âme. J'y suis venu aux jours ensoleillés, pour y chanter la lumière et le bonheur. J'y suis venu aux jours où le ciel se voile, où le cœur se replie sur lui-même dans un rêve inquiet. Le chantre y entonnait à ce moment un des cantiques de David ou d'Ezéchias, dont le ton mélancolique berçait doucement ma plainte. Mais voici que le Psalmiste réplique par cette objurgation sainte, répétée tous les jours à la messe, qui m'a tiré de mon cauchemar : *Quare tristis es, anima mea, et quare conturbas me ?* Pourquoi es-tu triste, ô mon âme, et pourquoi me troubles-tu ?

J'y suis venu quand [la constatation de ma déchéance progressive m'a signifié la sentence de mort, et le départ plus ou moins

prochain d'une vie que j'ai aimée. Et pendant que je me débattais avec cette perspective sombre, a retenti à mon oreille cette évocation des éternels espoirs : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : In domum Domini ibimus*. Je me suis réjoui de ce qui m'a été dit : Nous irons dans la maison du Seigneur.

J'y suis venu tourmenté peut-être d'une faute qui pesait sur ma conscience. C'était en carême. On chantait le *Miserere mei*, ce cri éternel de l'âme coupable et repentante. Au-dessus de l'autel je voyais la croix du Christ Médiateur, Rédempteur, qui s'est porté caution pour l'homme envers Dieu. Près de moi, j'apercevais des pénitents agenouillés au tribunal où on pardonne. J'ai fait comme eux, et j'ai recueilli cette parole du doux Maître : « Allez en paix, vos péchés vous sont remis. »

J'y suis venu un jour de fête, à Noël, à Pâques, alors que, devant la foule débordante, l'Église déploie toutes ses magnificences pour célébrer la naissance et la résurrection du Christ. On a besoin parfois d'assister à ces solennités, de dilater son âme, son cœur, à

cette griserie de pompes, de lumières, de chants, d'éloquence, qui exaltent toutes les puissances de l'être. A l'émotion qu'on éprouve, de la bouche même des indifférents sort l'aveu que les fêtes religieuses l'emportent sur les fêtes profanes, en ce que seules elles établissent une communication, un colloque entre la terre et le ciel.

Il est un homme qui, plus que personne, vibra de toutes ces impressions : Augustin. Sans avoir son génie, si on a part à sa sensibilité religieuse, on comprend l'émotion que lui causait, avant sa conversion, le chant de la cathédrale de Milan organisé par Ambroise : « Combien j'ai pleuré aux hymnes et aux cantiques de l'Église, ô mon Dieu ! et ces voix douces qui charmaient mon âme, ces voix pénétraient mes oreilles, et votre vérité coulait dans mon cœur. Elles excitaient en moi le mouvement de piété, et mes larmes s'échappaient de mes yeux et je trouvais du plaisir à mes larmes. » Sous quel patronage pourrions-nous mieux placer ces pages que sous celui de ce grand homme et de ce grand saint ?

TABLE DES MATIÈRES

I. La Liturgie a pour but de rendre la religion, le culte, sensibles à l'homme. — Les diverses liturgies de la chrétienté.....	1
II. L'apport de Dieu, l'apport de l'homme dans la liturgie. — Expression sublime donnée à la pensée religieuse par les Saintes Écritures. — L'homme apporte ses hymnes et le chant. — La voix humaine. — Les chœurs.	5
III. Échange de paroles liturgiques usuelles entre célébrant et fidèles. — Leur sens.....	14
IV. Rôle du corps dans la liturgie. — Ses attitudes, son éloquence.....	18
V. Les éléments mis à contribution. — L'eau, l'huile, parties intégrantes des sacrements. — Poétique bénédiction de l'eau, du feu, du cierge pascal.....	21
VI. L'art au service de la liturgie. — Ornaments. — Vases sacrés. — Le rôle des cloches.....	30
VII. Le calendrier. — L'année liturgique.....	36
VIII. Jésus-Christ centre du culte. — La liturgie de l'Avent à la Pentecôte.....	40
IX. Dans le second cycle, de la Pentecôte à l'Avent, où on compte peu de fêtes de Notre-Seigneur, comment s'alimente la liturgie. — La Messe quotidienne, foyer de vie. — Fêtes de Marie.....	45

X. Propre des Saints. — Apôtres, Martyrs, Confesseurs, Vierges, Saintes Femmes : quelle nuée de témoins !.....	51
XI. Sanctification de la semaine, de chaque jour. — Les Heures. — La nuit. — De l'aurore au couchant.....	62
XII. Liturgie du Baptême, de la Pénitence, du Mariage.....	68
XIII. Le sacrement de l'Ordre. — Gravité des engagements. — Émotion de l'évêque qui ordonne.....	73
XIV. L'Extrême-Onction à chaque sens. — La fragilité de la vie. — Gravité sublime de l'Office des Morts.....	80
XV. Le vaste champ des bénédictions. — Elles vont à tout ce qui intéresse l'homme et à la création entière.....	88
XVI. Comment un culte digne manqua au monde païen, à la Grèce, à Rome : pas de vrai Dieu, pas d'âme. — Nos cathédrales en face du Parthénon.....	95
XVII. Vibration de l'âme dans le temple. — L'impression de chaque âge. — Un cri de saint Augustin.....	104